

ALCHIMIQUES

MÉMOIRES

&

SOUVENIRS

Eugène Canseliet

✚

Alchimiques mémoires & souvenirs.

ALCHIMIQUES

MÉMOIRES

Eugène Canseliet

In «La Tourbe des Philosophes»

I

«Les souvenirs sans espoir
ne sont que des regrets»

(Antoine de Rivarol)

Oui, mon cher Jean Laplace, le destin me fut singulièrement favorable, à la fin de l'été 1932, quand je fis connaissance et me liai intimement avec l'époux de S.A. la Princesse Nimet, sœur du roi Fouad premier d'Égypte, c'est-à-dire avec le Général Mahmoud Mohtar Pacha qui, cette année-là, prenait les eaux à Châtel-Guyon. De cette station thermale, sa seconde lettre me parvint, après qu'une première m'eut été envoyée de Paris, par l'intermédiaire de Jean Schemit. On verra, d'autre part, en fac-similé, le recto de cette correspondance initiale dans laquelle les livres offerts, en témoignage, sont deux œuvres écrites directement en français, par notre éminent et nouvel ami. Elles furent éditées chez Berger-Levrault, sous les titres qui suivent :

Mon commandement au cours de la campagne des Balkans de 1912 (1913).

La Turquie, l'Allemagne et l'Europe (1924).

Ambassadeur de la Turquie à Berlin, en l'année 1914, son rôle, qui fut déterminant sur la scène du monde, contribua sans doute à ce qu'il assistât à la transmutation d'un métal inférieur en or. Ce fut celle du vif-argent, qu'accomplit devant lui, par deux fois, à Constantinople et tout à la fin du siècle dernier, un artiste musulman et contemporain du Saint-Empire. Cela se fit par

projection de la Pierre, non point philosophale mais transmutatoire.

Plus de trois cents années accumulées sur les épaules de ce philosophe par le feu, paraissaient n'avoir affecté, en aucune manière, sa santé parfaite de solide quinquagénaire. Selon S.E. Mahmoud Mohtar Pacha, il parlait de la Cour impériale de Prague florissante, avec la plus surprenante profusion de détails précis. Auprès de l'empereur Rodolphe II, il avait fréquenté assidûment Michel Maier de qui il avait reçu, en cadeau, toute une collection de pièces de monnaie et de médailles commémoratives des plus curieuses. L'Adepté arabe en offrit vingt exactement au jeune officier de cavalerie, à celui qui, je l'ai dit au début, quarante années plus tard, me fit l'honneur de devenir mon très précieux ami, et de m'offrir, prise sur son petit trésor, une rixdale magnifique. Au demeurant, c'est un miracle, comme on s'en doute, qu'elle ait échappé à la fouille méthodique du nocturne malandrin de qui j'ai signalé le répugnant exploit, dans mes prolégomènes illustrés aux Trois anciens Traités d'Alchimie, tant élégamment édités par Jean-Jacques Pauvert.



Il n'y avait que quelques jours que Julien Champagne était mort, dans sa mansarde qui était en tout point semblable à la mienne, mais de l'autre côté de l'escalier débouchant sur le corridor, au 59 bis de la rue de Rochechouart. La coïncidence demeure saisissante, avec la survenue du religieux soufi, diplomate et soldat, laquelle allait rapidement transformer ma modeste vie déjà bouleversée, deux ans auparavant, par l'accession du Maître, à l'Absolu de l'Adeptat. Je n'ai jamais douté, je peux le dire maintenant, que l'attention affectueuse et fraternelle que Mohtar Pacha me porta tout aussitôt, ne fut en rien l'effet du plus subtil hasard. Je suis certain, d'ailleurs, qu'il connaissait Fulcanelli et, mieux encore, son patronyme, c'est-à-

dire la légale désignation de sa personne, en quelque endroit de France, sur un registre de l'état civil, qui s'y trouve, parmi tant d'autres, et que la loi a oublié d'enlever à son presbytère.

Dans le même temps et pareillement me vint du ciel, une amitié inestimable; celle de Jacques Cherest, grand blessé de 1914, qui, tout de suite, mit à ma disposition une mansarde plus propice. C'était, au n°10 du quai des Célestins, une petite pièce lambrissée, pourvue aussi d'une excellente cheminée qu'encadraient des plaques de marbre rouge. Par le châssis à tabatière, la vue était très belle qui, vers le sud-ouest, offrait aux yeux l'Île Saint-Louis, entre la Halle aux vins et l'église de Notre-Dame.



J'ai conservé la chaise que Mohtar Pacha utilisait devant l'appareil encastré dans l'âtre, lorsqu'il vivait avec intensité, dans la surprise et l'émerveillement, les instants mesurés et triomphaux des manipulations que j'effectuais, à l'aide des pinces ou de la cuillère, entre le creuset dans le feu et le récipient ou le moule à l'extérieur.

Pour lui, qui était menacé sans cesse par l'angor cardiaque, l'imprudence était grande, qu'il fit cette montée des six étages de l'escalier assez rude. La même ascension me coupait les jambes, si je puis m'exprimer ainsi, quoique je fusse beaucoup plus jeune et à l'abri de l'infarctus qui devait bientôt emporter cet homme aussi charmant que remarquable. Hélas! La trinitrine, les ingrédients dilatateurs ou fluidifiants étaient inconnus. Au printemps de 1935, Mahmoud Mohtar Pacha mourut subitement en mer, alors qu'il venait en France, afin que nous prissions ensemble une importante décision. Son corps fut débarqué à Naples, puis transporté au sein des êtres et des lieux qu'il aimait tendrement.

Il avait bien reçu le n° 56 d'ATLANTIS, pour Noël 1934, dont le sujet était L'Arbre sacré. J'y terminais ma chronique par une citation extraite de la dactylographie du livre de S.E., lequel

allait paraître: Sagesse coranique. Dans cet alinéa, avec beaucoup de pertinence, notre grand et fraternel ami voyait la sublime expression de l'Alchimie et de la Pierre Philosophale:

«Dieu est le flambeau qui éclaire les cieux et la terre. Sa lumière ressemble à celle qui s'échappe d'une niche de cristal où brille une flamme inextinguible. Le cristal est une étoile de perles dont l'éclat vient d'un olivier béni qui n'est ni d'Orient, ni d'Occident. Son huile éclaire sans le contact du feu. Il y a là lumière sur lumière. Et Dieu accorde sa Lumière à qui lui plaît.»



Cher Jean Laplace, voilà, à peu près, les quatre pages que je vous avais promises et que j'ai rédigées sur les notes toujours émouvantes de mon journal. Celui-ci est une mine dans laquelle Isabelle, ma seconde fille, pourra puiser tout à loisir, après que le temps sera venu de ma disparition. Ainsi disposera-t-elle de quelques ressources chez Jean-Jacques Pauvert à qui la réunion de tous ces souvenirs est destinée, selon que c'est justice.

Hélas! Je suis très éloigné de posséder cette richesse temporelle dont certains se plaisent à répandre le bruit, que je suis abondamment pourvu. Cela sans doute parce qu'ils sont persuadés du contraire, et qu'ils s'en réjouissent délicieusement.

Savignies, ce 11 mars 1978.

Eugène CANSELIET

II

Les deux mansardes que j'occupai dans Paris en 1925, rue de Rochechouart, puis, en 1933, au quai des Célestins — étaient pourvues chacune d'une bonne cheminée, de forme courante, c'est-à-dire que la tablette, le linteau et les jambages de marbre étaient légèrement en saillie dans la pièce, encadrant, sous l'ébrasement, l'âtre et son rideau de tôle à glissière.

J'avais trouvé, rue Condorcet, et à un prix très raisonnable, une grille à brûler le coke, bien plane et non point en coquille, de sorte que s'y pouvait maintenir, sans s'incliner ni basculer, le fromage ou tourte qui porte le creuset, qui l'élève dans le charbon en ignition et le protège également contre l'air froid voulu par le tirage.

Aux deux endroits, dans le 9^e arrondissement, comme dans le 4^e, tout fut ainsi à perfection, y compris et surtout la ventilation qui est parfois tant capricieuse, que l'édification d'un conduit de fumée, sans conséquences reprochables, semble, à l'artiste par le feu — *artistæ per ignem* — relever du plus impénétrable mystère.

À cette époque, il y avait d'humbles bistrots (ce vocable d'argot qui amusait tant Philéas Lebesgue) qu'on appelait aussi bougnats, et dont les comptoirs de buvette, fondus en étain massif, sont maintenant recherchés par les antiquaires. Outre les diverses boissons et les spiritueux, ces commerçants vendaient, pour le chauffage, le bois et le charbon qu'ils portaient même à domicile.

Il fallait évidemment que fussent montés, jusqu'à mon pigeonier, les petits agglomérés, ou boulets si on le préfère, qui, sous le choc, éclataient comme du silex, et, à l'usage, tenaient parfaitement le feu pour la voie sèche. Le transport, sur l'épaule, d'un sac de cinquante kilos, valait cinq sous l'étage, c'est-à-dire vingt-cinq centimes; ce qui faisait que la livraison demandait un franc cinquante ou trente sous. Secrètement admirateur et reconnaissant de l'exploit musculaire accompli, quelle que fût la température, je portais le «pourboire» à deux francs, non point sans que, plus encore aujourd'hui, je reste ému au souvenir de ces garçons robustes qui se montraient confus de ma générosité. Il est vrai que j'agissais un peu à la manière de la veuve de l'Évangile, de *penuria sua*, et qu'ils le ressentaient peut-être, sans qu'ils eussent pu l'expliquer.

Dame, mon mobilier n'avait guère de mine, que composaient un lit de fer, un fauteuil, deux chaises et une table. Un placard à deux portes me servait d'armoire. Quatre meubles de bois, en somme, que j'avais achetés à prix modique, chez un vieil ébéniste du quartier, en même temps que Champagne y prenait les mêmes, moins le fauteuil, selon qu'il le regretta fréquemment. Quoique simples, tous se montrent si bien dans le style des années vingt, qu'il n'est pas rare pour ma part, qu'on me sollicite dans l'espoir que je m'en défasse.

L'abandon est toujours coupable, car ceci fait partie du concept d'alchimie, que les choses ont une âme qu'il faut aimer comme celle d'une personne. C'est la condition sans laquelle les choses ne sauraient vous protéger, sur la terre, ni vous y retenir.

Qu'on se souvienne, dans le livre du Mystère des Cathédrales, de RES, la chose, du RERE-RER de la crédence, à l'hôtel Lallemand.



L'alchimiste, qui a vieilli dans l'effort, n'est pas sans regretter la facilité de l'approvisionnement, en creusets, têts, couvercles et fromages, à la boutique de détail, que la société Desmarquest, par son usine de Ferrières, entretenait rue de Commines, entre la Bastille et la République. Quelle irréprochable fabrication c'était alors, dont l'opérateur augmentait encore la qualité, en trempant au préalable ses récipients de terre, et en les soumettant ensuite à très haute température.

Le même artiste, qu'on le croie bien, conserve aussi la nostalgie du temps heureux où il lui était possible d'œuvrer sous le ciel de l'antique et grande capitale. C'est pourquoi il condamne, avec énergie et sévérité, la caste des jouisseurs autant avides qu'hypocrites, paraissant s'élever contre toutes les pollutions, afin que le nombre immense des dupes imbéciles, ne s'aperçoive en rien de celle qui compte le plus, sinon uniquement, et de laquelle j'ai suffisamment parlé dans mes ouvrages. Il est évident qu'aujourd'hui, les sciences ou plutôt les disciplines (le vocable est topique) sont génératrices de très mirobolants emplois qui assurent les émoluments les plus gros aux habiles de toute sorte, mais uniformément impitoyables. Et cela, en définitive, sans que le genre humain en recueille la moindre utilité, si ce n'est, au contraire, qu'il lui en vienne, à plus ou moins longue échéance, d'inimaginables malheurs.

N'oublions surtout pas le paragraphe qui ouvre la prose de la première messe pour la commémoration des défunts, après le graduel, le 2 novembre :

Dies iræ, dies illa,
Solvat sæclum in favilla:
Teste David cum Sibylla.

Jour de colère, ce jour,
Qui réduira le siècle en cendre:
David l'atteste avec la Sibylle.

Devant la passive résignation des peuples asservis par le scientisme, je comprends mieux, après bientôt un demi-siècle, la ferme décision prise par Fulcanelli, que son troisième livre ne fût pas publié, qui portait ce titre latin particulièrement évocateur :

FINIS GLORIÆ MUNDI

La Fin de la Gloire du Monde

Savignies, ce 6 mai 1978.

Eugène CANSELIET, F.C.H.

III

Mon déménagement, de la rue de Rochechouart pour le quai des Célestins, eut lieu au mois d'août 1933, en un été qui fut aussi chaud que le précédent.

Dans ce changement, assurément inattendu, pour un lieu plus commode et qui restât philosophal, à cette époque bénie — je me répète volontairement — où l'on pouvait œuvrer sous le ciel nocturne de la capitale; dans ce changement, dis-je, quelque chose m'avait frappé, qui présentait, pour moi, la mystérieuse valeur de l'intersigne tant actif sur ma sensibilité.

Il y avait ceci, que le lieu était proche où, de l'autre côté de la chaussée, sur la rive droite et son parapet de pierre, dans l'éventaire, qui était le premier de toute une série de boîtes à bouquins, j'avais découvert et acheté l'exemplaire neuf et non coupé de Voyages en Kaléidoscope. Ce livre étrange venait à peine de paraître aux Éditions Georges Crès & Cie, 21, rue Hautefeuille à Paris, que déjà, quelque effort qu'on fit, on ne le trouvait plus. Afin que j'en eusse un second, que ne tentai-je cependant qui, d'ailleurs, ne restât tout à fait inutile! Car j'avais remarqué combien cette insolite nouveauté avait produit une forte impression sur Fulcanelli qui traça même, sur les marges, au cours de sa lecture, quelques annotations qui s'y lisent toujours.

C'est effectivement en 1919, que je montre au Maître, ma surprenante acquisition où le style nouveau, qui était né quelque trois ans auparavant, au milieu de l'horrible guerre, sert à véhiculer les arcanes de la science d'Hermès. C'était aussi le

temps où je voyais, près de Fulcanelli, «Monsieur Raymond Roussel», parmi les familiers qui étaient reçus à l'hôtel de l'avenue Montaigne :

Une Palmeraie!
En plein Paris...
Qui s'en douterait?
Délices!
Palmiers, Citronniers, Orangers
Gazons velours-émeraude
Allées sablées de sable d'or.

On croit entendre, qui s'exprime en son latin curieusement allitéré, le marchese Massimiliano Palombara, au sein de son édénique villa de Rome, dans laquelle vécut, exilée volontaire, la reine et la savante Christine de Suède :

Tu qui luges, nunc si leges, notas istas, stans hic Æstas, Vere mista, fronte mœsta nunquam fleres — Toi qui te lamentes, maintenant si tu lisais ces lignes, ici l'Été étant mêlé au Printemps, tu ne pleurerais jamais avec un triste visage.



Bien que je n'eusse que vingt ans, dans la première année de la paix revenue, quelque chose me gênait avenue Montaigne, qui me semblait déplacé, et qui était que Julien Champagne pût appeler «la classe», l'auteur, fort considéré, de *Locus solus*, parce que celui-ci avait été, comme lui, du contingent de 1897. Il est vrai que tous deux montraient ensemble une entente parfaite, et due sans doute à l'attractive séduction qu'exerçait, sur Raymond Roussel féru d'automobile, le traîneau à hélice qu'il voyait tout de suite, en entrant dans la cour, et dont Champagne, dès l'an 1913, était le dessinateur, sinon l'inventeur.

Oui, les Voyages en Kaléidoscope constituent un fort étrange petit volume qui propose un problème grand, tout comme est

Grand l'Œuvre physique, et dont je souligne ici quelques données, de même que je le fais dans Deux Logis Alchimiques. De cet ouvrage j'achève la nouvelle rédaction, sur l'illustration qui est augmentée et somptueusement enrichie par le tirage en couleurs.

Jean Laplace qui fait preuve de courage, de constance et de sagesse, en maintenant et conduisant l'attelage difficile de sa double entreprise, ne craignit, par surcroît, de publier le livre que signa la Dame infortunée; de le publier, dis-je, alors qu'il était dépourvu des connaissances nécessaires au parfait exercice de la profession d'éditeur. C'est ainsi que l'impression revint à un prix très élevé, et que là, simplement, se tient tout le dommage qui, néanmoins, est largement compensé par la possibilité qu'on lise aujourd'hui ce texte naguère introuvable.



La Tourbe! Le jeune et grenoblois disciple de Philosophie, n'aurait-il pas choisi, pour désigner sa librairie, dans le dessein secret d'attirer l'attention, ce vocable homonyme, voire homographe et homophone, qui signifie, selon le cas, une assemblée tumultueuse ou un compost de végétaux en décomposition.

Le titre que portent deux traités anonymes et anciens, l'un en latin, l'autre en français, ne veut pas dire, obligatoirement, que le sujet de l'élaboration philosophale soit sans plus: La Tourbe des Philosophes. Cela, hélas! Comme le veulent certains manipulateurs empiriques qui sont plus spagyristes que philosophes, et qui s'occupent uniquement à la préparation de médicaments, pour les soins dispensés, clandestinement, à leurs malades.

Eugène CANSELIET, F.C.H.

IV

Ce que j'ai rapporté, sous la même rubrique, dans les précédents numéros de *La Tourbe des Philosophes*, ne doit pas être regardé comme étant uniquement anecdotique. Toutes choses se tiennent et se déroulent ensemble, au cours de l'existence qui sera celle de l'alchimiste et sur laquelle l'influence du destin agit inévitablement et de façon à la fois profonde et inéluctable.

Ce bénéfique apport, rien ne le diminue, ni même ne le supprime plus sûrement, que l'absorbante avidité qu'accompagne toujours la démoniaque précipitation. La punition, plutôt le châtiment, ne tarde pas à survenir qui, malheureusement, se trouve parfois poussé jusqu'à l'extrême. Ainsi avons-nous vu, hélas ! Il y a peu, deux cas se produire, à six mois d'intervalle ; l'un qui s'est montré dramatique, l'autre, tout spécialement tragique. Quelles qu'eussent été les circonstances, naturelles ou violentes, le résultat fut le décès prématuré.

Il importe de bien comprendre, qu'on ne s'applique, qu'on ne s'attache impunément au Grand Œuvre physique, qu'à la condition qu'on s'y soit longuement préparé, surtout au plan spirituel. Ce n'est pas sans raison que l'image s'est imposée, de l'alchimiste ou du chevalier qui, dès la première de ses épreuves herculéennes, affronte le dragon, en un combat terrible, au cours duquel il est possible qu'il perde la vie.

Ayant reçu, de la nymphe sortie du chêne, un bocal bouché, rempli de la substance qui était nécessaire, afin qu'il ouvrit la porte du temple, Cyliani s'élance sur le dragon :

«Il ouvre sa gueule pour me dévorer, je lui plonge dedans avec tant de force ma lance, que je pénètre jusqu'à ses entrailles, je lui déchire le cœur, et afin qu'il ne pût m'atteindre, je faisais en même temps de rudes efforts à l'aide de ma lance pour détourner la direction de sa tête.»¹



Le besoin est évident que nous signalons, à nouveau, l'excellente maxime dont Jean de Lafontaine conclut sa fable, Le charretier embourbé, et que l'étudiant devra toujours garder en mémoire :

Aide-toi, le ciel t'aidera.

Toute moralité, d'où qu'elle puisse naître, est d'essence alchimique, puisque inmanquablement elle découle de ce qui est bien, et qu'elle cerne, met en relief, quelque parcelle de la Vérité.

Or, s'il est un char que l'alchimiste se doit de ne pas abandonner à l'impossibilité, c'est, de toute évidence, celui qui est le sien et que désigne le titre du traité peu connu, *Basiliï Valentini Currus triumphalis antimonii* — Le char triomphal de l'antimoine de frère Basile Valentin. Ce serait une grosse faute, qu'on ne lût pas auparavant *Les Douze Clefs de la Philosophie*¹, du même auteur, moine bénédictin d'Erfurt, sur lesquelles je publiai mes commentaires et dont j'expliquai les images; le tout encore en vente aux Éditions de Minuit.

De ce turbulent véhicule, dont l'artiste conduit le divin attelage, j'ai rangé l'image élégante, gravée sur cuivre, non moins riche que charitable, parmi toutes celles, en noir et en couleurs, qui complètent, *L'Alchimie expliquée sur ses textes classiques*².

¹ Réimpression de la bibliothèque Chacornac, 1915, p. 23.

² Jean-Jacques Pauvert, pl. XI, p. 134.

Ce que je viens de dire est en étroite parenté avec l'impérieux conseil du Livre muet — Mutus Liber — en paroles latines, sur le rectangle inférieur de la planche 14, dans l'album qui est muet, seulement en apparence, et que le généreux Altus légua à la postérité:

ORA,
LEGE, LEGE, LEGE, RELEGE, LABORA
ET INVENIES.

Prie,
lis, lis, lis, relis, travaille
et tu trouveras.

Fulcanelli justifiait cet impératif, par la remarque qu'il me fit oralement, que le verbe orare — prier — se retrouve dans laborare — travailler — et que laboratoire correspond cabalistiquement à labeur-oratoire. Il ajouta qu'on ne saurait réellement évoluer, sur la voie impériale, sans que, toujours, l'effort, qui sanctifie, accompagne et soutienne l'oraison.



Observons, par ailleurs, qu'il ne faut pas confondre le fabuliste né à Château-Thierry, avec Jehan de Lafontaine qui naquit à Valenciennes, «en la comté de Henault», juste deux cent quarante années plus tôt, et qui rima, fréquemment avec grâce, son savant traité d'alchimie: La Fontaine des Amoureux de Science. L'auteur raconte qu'il découvrit une fontaine qui me rappelle, avenue Montaigne, la source jaillissante, la SALUTAIRE, tant semblable à celle du Poète hermétique:

D'eaue tres clere, pure et fine,
Qui estoit soubz une aubespine.

Là, vers l'artiste errant, deux belles dames viennent, quelles aussi, je retrouve dans la suave Grâce et la fière Véra, des

Voyages en Kaléidoscope, «la même personne sous deux aspects»:

«Amy, i'ay a nom congnoissance;
 «Voicy Raison que i'accompagne,
 «Soit par monts, par vaux, par campagne;
 «Elle te peult faire moult saige.»

Le même couple féminin régnait, en l'hôtel de la comtesse Véra, duquel les salons connurent leur époque glorieuse, avec les années folles et le vivant Surréalisme des Lettres et des Arts.

Assurément, mieux valait que, de bon lignage, on y choisît de soulever le Rideau de Bure, plutôt que le Rideau d'Or-fin; car, dans la Salle du Trésor, «seuls ont pénétré les Simples». Pareillement, était-il préférable qu'on entrât chez le marquis Maximilien, dans la villa Palombara, par la porte magique, dérobée et petite, que conseille saint Matthieu, depuis tout près de deux mille ans:

«Entrez par la porte étroite, parce que large est la porte et spacieuse la voie, qui conduisent à la perdition; et nombreux sont ceux qui entrent par celle-ci.»

Nous donnons le dessin que fit graver Francesco Cancellieri, du seuil étroit portant, sur sa marche, la sentence impitoyable et sciemment construite pour la lecture en palindrome, qui double le sens en une manière de lapalissade:

SI SEDES NON IS

Si tu le faisais tomber non pas lui

SI NON SEDES IS

Si tu ne le faisais pas tomber lui

Chez la comtesse Véra, avenue Montaigne, les Simples n'avaient pas à craindre qu'ils manquassent la marche, ni qu'ils achoppassent sur elle, puisque, eux seuls, étaient dispensés de poser leurs pieds sur les degrés qui s'élevaient jusqu'à la Salle du Trésor.

La considération est aussi importante, qu'elle est conséquente, que je répète maintenant (car c'est le lieu) après Fulcanelli, pour y insister beaucoup plus qu'il ne le fit auprès de moi. Au reste, il ne s'agit pas d'une citation.

Il y a le Christ et l'Esprit; l'un est l'idée spéculative, l'autre le physique expériment. Envers celui-ci, tout blasphème est un péché irrémissible. C'est là que se situe cette pierre d'achoppement, qui est aussi, selon saint Paul, la pierre de scandale. C'est ainsi que l'apôtre des gentils, écrivit, en son Épître aux Romains :

«Ils se heurtèrent, en effet, à la pierre d'achoppement, comme il est écrit: Voilà je mets en Sion la pierre d'achoppement et la pierre de scandale; et chacun qui croit en lui, ne sera pas confondu — & omnis qui credit in eum, non confundetur.»

Savignies, ce 8 décembre 1978.

Eugène CANSELIET

Sachez donc frères, afin de ne plus errer, que notre terme d'antimoine, dérivé du grec anthémon, désigne, par un jeu de mots familier aux philosophes, l'âne-timon, le guide qui conduit, dans la Bible, les Juifs à la Fontaine. (Fulcanelli, Les Demeures Philosophales, Jean-Jacques Pauvert).

Évidemment, sans l'Adepté Fulcanelli, je ne serais pas arrivé aussi rapidement au point où je suis aujourd'hui. Cependant, il ne faudrait pas qu'on crût que j'eusse œuvré avec Fulcanelli, pour aussi peu que c'eût été, en dehors de petits services que je rendis souvent, au temps de mon adolescence, ensuite de 1920 à l'an 1930. Cela principalement quand l'artiste infatigable utilisait les mois non canoniques à la solution du problème que posent les trois «particuliers» de Jean-Christian Orschall, reliés à la suite de ses Œuvres métallurgiques³ traduites de l'allemand par le baron d'Holbach :

LES TROIS MERVEILLES
TRAITÉ
QUI CONTIENT TROIS PROCÉDÉS PARTICULIERS
qui paroîtront impossibles dans la théorie;
mais dont la pratique fera connoître la possibilité.
Par un amateur de la Chymie d'après sa propre expérience

³ À Paris, chez Hardy, Libraire, rue S. Jacques, au-dessus de celle de la Parcheminerie, à la Colonne d'or. m.dcc. lx.

Ce long titre est séduisant et m'incite à lui ajouter l'avertissement dont l'amateur de Science aura plaisir à faire la lecture :

«L'ouvrage qui suit contient, comme le titre l'annonce, trois procédés, où suivant le langage alchymique, trois particuliers, par le moyen desquels Orschall assure, que l'on peut obtenir une quantité d'or très-considérable. On ne prétend rien garantir à cet égard, c'est à l'expérience à faire connoître le fond qu'on peut faire sur les promesses de l'Auteur. Voici le jugement que le célèbre Stahl a porté de ces procédés dans ses remarques sur la Métallurgie de Becker: il s'agit dans cet endroit du parti que l'on peut tirer des Amalgames; «Une chose, dit-il, qui mérite «qu'on y fasse attention, c'est le produit que l'on peut obtenir «directement des vitriols (par le moyen des Amalgames) à l'aide «de la digestion & de la distillation; l'Auteur du Traité, qui a «pour titre les Trois Merveilles, a donné là-dessus, depuis une «vingtaine d'années, des expériences très-curieuses & très «détaillées; cependant, on pourroit peut-être lui disputer «l'exactitude de ses calculs, &...».

On a cru devoir ne donner que par extrait la première partie de ce Traité; on en a retranché les détails qui étoient ou trop minutieux ou suffisamment connus; mais on a traduit fidèlement ce qui étoit relatif aux opérations, & ce qui pouvait contenir des faits toujours intéressans dans la Chymie, qui fait tirer du fruit des expériences mêmes qui paroissent les plus étranges & les moins vraisemblables.»



Mais je reviens, sans plus attendre, soixante ans en arrière, quand j'avais commission du Maître, que j'acquisse pour lui, au quartier latin et le plus souvent chez Leune, rue du Cardinal Lemoine, les cornues et les ballons, dont les prix de vingt-cinq à cinquante sous, me font rêver maintenant, devant la pénurie: l'enchérissement consécutif des ustensiles de laboratoire.

J'avais, il est vrai, le privilège d'aller à ma guise et partout, dans la maison que Fulcanelli occupait, qui comportait huit grandes pièces éclairées d'abondance par douze fenêtres, et harmonieusement réparties entre le rez-de-chaussée en surélévation et le premier étage. Le laboratoire était installé dans le sous-sol. Si l'on recherchait bien, avec un peu de chance, on découvrirait la demeure, non loin du Temple de l'Amitié, où s'était établie, à la Révolution, la loge maçonnique recevant Mirabeau, Robespierre, Danton et tutti quanti. Ce charmant édifice fut mutilé sans pitié par un ministre de De Gaulle, qui est toujours influent, serein et, sans doute, dans l'attente des Beaux Arts. Pour tout renseignement, conférer le beau livre de Georges Pillement, que Jean-Jacques Pauvert garde la gloire et le courage d'avoir édité, et dont le titre évocateur est tout à fait impérissable :

PARIS POUBELLE

Cela faisait donc, il y a soixante ans, que je voyais et entendais beaucoup de choses, d'autant plus que l'auguste philosophe, bienveillant et disert, aimait assez la compagnie. Conséquemment encore, un jour je le trouvai près d'un dispositif de thermomètres émergeant de gros ballons dont les panses embuées permirent quand même que j'entrevisse une poudre intensément brune, exaltée qu'elle était par la digestion douce et longuement entretenue. C'était, évidemment, le sujet minéral du Grand Œuvre par voie sèche, que Dieu réserva, sur la terre, pour les hommes et les femmes de bonne volonté.

Non seulement il importe que cette matière soit d'origine naturelle, mais aussi que la vie se réveille en elle doucement, afin qu'elle devienne l'antimoine des philosophes. L'arcane, au fond, est si simple, que beaucoup d'artistes, parmi les meilleurs et les plus charitables, ne laissèrent pas de déclarer, afin de protéger leur magistère, contre l'avidité des indignes, que leur matière n'est pas l'antimoine. Serait-il possible qu'on les traitât d'«envieux» et, avec eux, Fulcanelli lui-même ? Ce dernier, certes, écrivit dans *Les Demeures Philosophales* :

«Ces considérations basées sur une correspondance exacte des mots n'ont pas échappé aux vieux maîtres, ni aux philosophes modernes, lesquels, en les appuyant de leur autorité ont contribué à répandre cette erreur néfaste que l'antimoine vulgaire était le mystérieux sujet de l'art⁴.»

L'étudiant notera l'utilisation de l'épithète vulgaire, qui qualifie l'antimoine avant qu'il soit préparé, c'est-à-dire avant qu'il ait recouvré son existence minérale, grâce à l'opération délicate qui fut dénommée assation⁵.



Je rapporterai maintenant l'observation que je fis, voici bien longtemps, parce qu'elle est aujourd'hui en liaison avec mon propos.

Les deux premiers éditeurs, en langue française, de l'Adeptes Cosmopolite, employèrent la version du sieur de Bosnay. Il s'agit d'Abraham Pacard, en 1618, puis de Pierre Billaine, en 1624. C'est ainsi qu'indifféremment, au neuvième chapitre de La Nouvelle Lumière chymique je lus :

«Mais à fin que je le descouvre, c'est l'Acier, il s'appelle ainsi, si une fois il se joint avec l'or ou l'or avec luy, il iette sa semence, & est debilité iusques à la mort.»

⁴ Tome I de l'édition dernière chez Jean-Jacques Pauvert, p. 397.

⁵ J'ai clairement décrit cette phase préparatoire, sans que j'eusse omis le « truc » physique, qui fut tant cher à Rabelais, et qui garantit le parfait achèvement du processus. C'est le précieux secours que recevra le débutant, si celui-ci s'applique à bien comprendre le chapitre VI de L'Alchimie expliquée sur ses Textes classiques, qui a paru chez Jean-Jacques Pauvert.

Ce n'est pas une fois, que l'or s'unit à l'acier (Chalybs) mais onze fois, et d'autre part la proposition conjonctive: «ou l'or avec lui» n'existe pas. C'est ce que l'étudiant vérifiera dans le texte que je traduis avec fidélité:

Sed ut detegam, Chalybs vocatur si undecies coit aurum cum eo, emittit suum semen, et debilitatur fere ad mortem usque, concipit Chalybs, & generat filium patre clariorem. — Mais afin que je le dévoile, on l'appelle acier: si onze fois, l'Or s'unit avec lui, il émet sa semence et il est débilité presque jusqu'à la mort, l'acier conçoit et enfante un fils plus clair que le père ⁶.

Ce latin, le Chevalier Inconnu, profondément pénétré de La Nouvelle Lumière chimique du Cosmopolite, le lut sans s'écarter du sens:

«Il s'appelle Acier, et si l'or se conjoint onze fois avec luy, il renvoye sa semence et l'affoiblit presque jusqu'à la mort; alors il conçoit et engendre un fils plus clair que son père.⁷»

La phrase qui précède immédiatement sur le manuscrit et qui commence l'alinéa précise si bien le comportement physico-chimique du sujet des sages, que celui-ci, pour peu que l'étudiant ait acquis quelque connaissance, est aussitôt identifié:

⁶ Novum Lumen chymicum, e Naturæ fonte & manuali experientia depromptum, & in duodecim tractatus divisum, ac iam primùm in Germania editum. Cui accessit Dialogus, Mercurii, Alchymistæ & Naturæ, percluàm utilis. Colonia, apud Antonium Boëtzerum, anno m.dc.x, p. 38: Nouvelle Lumière chimique, tirée de la fontaine de la Nature et de l'expérience manuelle, et déjà une première fois éditée en Allemagne. À laquelle s'est ajouté le Dialogue du Mercure, de l'Alchimiste et de la Nature, extrêmement utile. À Cologne, chez Antoine Boëtzer. En l'année 1610.

⁷ La Nature à découvert dans Trois Anciens Traités d'Alchimie. Jean-Jacques Pauvert.

«De plus, il y a un certain métal qui a la puissance de consumer les autres métaux, et il est quasi comme leur eau et comme leur mère, auquel résiste seulement l'humide radical du Soleil et de la Lune, pour les rendre meilleurs.»

Plus encore serait-il impossible que ce même étudiant n'eût enfin reconnu la matière prochaine, l'antimoine des philosophes, particulièrement après s'être arrêté sur le chapitre vi de L'Alchimie expliquée sur ses Textes classiques. En alchimie, n'est-ce pas l'évidence même, que la lecture est le fonds qui manque le moins.

Combien souvent, hélas ! Par un fier débutant, le cas m'est apporté inopportunément, non point sans que j'en ressente étonnement et grande peine, de la plus complète et déconcertante incompréhension, quant à ce que peut être la quête alchimique. C'est ainsi que je m'aperçois rapidement, que cette linotte n'a guère de lecture, chez qui, conséquemment, l'incohérence est inimaginable et stupéfie beaucoup plus qu'elle ne surprend, Aisément le gaillard aura même l'aplomb de vous dire, qu'il possède les livres de Fulcanelli *Le Mystère des Cathédrales* et *Les Demeures Philosophales*, auxquels parfois il n'hésite pas à joindre les miens.

Quant à ce qu'il faut faire, rien n'est changé ni ne changera jamais ; pour toute acquisition de toute connaissance, la discipline demeure la même, savoir : Lire, relire, étudier, réfléchir, méditer. Surtout ne pas accommoder le grand problème à la conception qu'on en peut avoir ou se faire soi-même, qui est souvent trompeuse et toujours séduisante.

N'est-ce pas là ce que veut faire entendre Magophon, en son Hypotypose du Livre Muet — *Mutus Liber* — et dont il serait bon qu'on se persuadât :

«Eh quoi ! la grammaire, la géographie, l'histoire, les mathématiques, la physique, la chimie et le reste ne deviennent accessibles, qu'après de longs et pénibles efforts, et l'on voudrait entrer au débotté dans le «Palais du Roi» sans observer les

convenances et se soumettre aux lois de l'étiquette! Une lecture hâtive et superficielle ne saurait remplacer l'étude austère et grave. Les sciences profanes elles-mêmes ne sont pénétrables et assimilables qu'à la suite d'un travail soutenu et prolongé.»

Savignies, ce 12 mai 1979.

Eugène CANSELIET

VI

«Je sais, non pour l'avoir surprise moi-même, mais parce que l'Auteur m'en donna l'assurance, il y a plus de dix ans, que la clef de l'arcane majeur est donnée, sans aucune fiction, par l'une des figures qui ornent le présent ouvrage. Et cette clef consiste tout uniment en une couleur, manifestée à l'artisan dès le premier travail. Aucun Philosophe, que je sache, n'a relevé l'importance de ce point essentiel. En le révélant, j'obéis aux volontés dernières de Fulcanelli et me tiens en règle avec ma conscience.»

Le Mystère des Cathédrales, préface à l'édition de 1926.

J'espère beaucoup que les fidèles lecteurs de La Tourbe des Philosophes voudront bien me pardonner le retard que j'ai apporté, involontairement, à livrer ma chronique en cours et l'image qui la complète. Il était impérieux que la «fabrication» de mes Deux Logis Alchimiques se terminât, sans plus attendre, avec l'établissement de l'Index et des deux Tables, qui sont tous trois également indispensables.

Les deux années 1920 et 21 furent remplies, pour le maître Fulcanelli, des très longues journées de manipulations que demandait le contenu d'un petit creuset n°0, de la série dite «crapaud». Cette forme de tant convenable stabilité sur le fromage, que détaillait, non moins commodément, la société Desmarquest, par l'intermédiaire de son dépôt de la rue de

Commines. Celui-ci, dont s'occupait un vieil employé, était véritablement, le paradis des «brûleurs de charbon», selon la péjorative expression que les dialecticiens impénitents utilisaient à l'endroit des pionniers du feu, sive in philosophos per ignem, au début du siècle et à la fin du précédent. Parmi ces méprisés inquisiteurs, se trouvait Albert Poisson qui était étudiant en médecine et de qui le vendeur octogénaire de l'humble magasin avait conservé le plus exact souvenir, impressionné, qu'il fut sans doute, par son long et ample manteau, son front et ses joues pâles, dans l'encadrement de la chevelure et de la barbe, semblablement soyeuses, abondantes et noires.

Hélas! L'infortuné était déjà comme l'illustration, vivante et douloureuse, de l'humaine tragédie qu'entretenait la pandémie tuberculeuse, le plus souvent par sa phtisie de l'appareil respiratoire.



J'ai déjà souligné, sans rien préciser davantage, les efforts que Fulcanelli dépensa, afin d'élucider la partie terminale du Grand Œuvre physico-chimique. Cela, à l'occasion d'une chronique, dans le fascicule d'Atlantis, n° 66, relatif à la conquête fameuse de la Toison d'Or. On s'y référera, à moins qu'on ne possède mon livre ALCHIMIE dans lequel le sujet est plus développé. On y pourra lire, à la page 215, le passage qui suit et qui se rapporte au point de doctrine largement examiné, dans mon Alchimie expliquée sur ses Textes classiques :

«Nous avons eu le bonheur envié de contempler, prématurément, auprès du fourneau de notre maître, ce verre au travers duquel, spectateur ému et enthousiaste, nous avons observé la lente succession des insensibles nuances du prisme philosophal.»

Sur la substance issue du sel que le noir caput a livré — sur cette substance liquéfiée, et convenablement chauffée par

degrés, Fulcanelli à l'aide d'une tige, prélevait une petite quantité du précieux émail qui, refroidi, se détachait facilement de son support d'acier. C'est là que loge le secret du verre coloré dans la masse, pour les vitraux du Moyen Âge, dont il importait que les pièces fussent enchâssées dans le plomb le plus pur.



Évidemment, ce résultat, de caractère physique, et merveilleusement polychrome, serait impossible, sans que le sujet minéral fût devenu, tout au début, l'antimoine des sages. À quoi il me faut maintenant ajouter, ce que le Maître me rappelait fréquemment, à la façon d'un précepte majeur, et qui est assavoir que la créature ne saurait remonter, sans le plus grand danger, jusqu'à son Créateur, qu'avec le secours de la matière créée. Aussi, devra-t-on me garder beaucoup de gratitude, que j'aie tant souligné l'inéluctable condition, que le sujet minéral, naturel et déjà purifié, vienne en la réincrutation, en dehors de laquelle toute magie disparaîtrait dans le Grand Œuvre. C'est pourtant là une expérience qui est simple et qui n'exige qu'on ait seulement quelque peu de courage, de patience et de persévérance.

Voilà pourquoi je n'hésite pas à insister de nouveau, sur cet arcane de la Science, comme je l'ai fait, au n° 7 de La Tourbe des Philosophes, lequel précède immédiatement celui-ci. En outre, afin d'éviter les pires désillusions au disciple de Science, n'y ai-je pas manqué de signaler la faute grave d'une ancienne traduction, sans que j'eusse prévu, hélas! la prouesse de l'imprimeur qui a singulièrement substitué, après la correction d'épreuve, délibéré à débilité. Depuis, les lecteurs auront assurément corrigé le lapsus déplorable et supprimé l'accent, circonflexe et indésirable, venu indûment chapeauter la troisième personne de l'indicatif présent du verbe émettre.

Certes, l'assation, chez certains, suscite l'incrédulité la mieux et la plus subtilement manifestée, dans la duplicité souriante et la malveillance empressée. Le plus souvent, ce ne sont que des individus apostés, des instruments irresponsables et présomptueux. J'en classe la catégorie non point tout à fait mauvaise, parmi celles que rassemble l'espèce générale des solliciteurs plus pressés de s'éloigner incongrûment et le moment venu, qu'ils ne l'avaient été, afin d'inspirer la confiance, de s'installer plus sûrement, sous quelque fallacieux prétexte.

Mais laissons ce genre de choses, qui se montre fort déplaisant et peu digne qu'on s'y arrête. Au demeurant, il n'est pas impossible que survienne, à mon endroit, un jour plus ou moins éloigné, sans que j'en sois surpris, la plus inimaginable et ahurissante des machinations. Que ne pourront imaginer, ceux-là qui se tiennent autour du répugnant coupable, et qui disposent des papiers ramassés en grand nombre, au cours du cambriolage de ma modeste maison!



Pourtant, je connaissais, depuis bientôt un quart de siècle, ce garçon de 48 ans, lâche il est vrai, longiligne et physiologiquement infirme où, comme on dit en bon français, «handicapé», de telle manière qu'il reste en proie constante à la plus implacable misogynie. Il en excepte néanmoins les dames vieillissantes et coquettes qui, évidemment, sont très vite déçues; oui, je croyais connaître ce garçon redoutable qui perpétra, chez moi, le crime le plus odieux.

Rien, devant lui, ne trouva grâce, rien qui fût même sacré, comme l'était le cristalliseur en verre retenant encore le substratum salin, prêt à céder le nitre vif de la rosée. Ce nitre vif, que les Anciens notaient par cet hiéroglyphe NV, est certainement isotope du salpêtre commun, si j'en juge à sa physique

réaction, douce sous la lumière du jour, violente sous celle du soleil.

Le composé était donc dans l'attente de l'ultime opération qui est, sans doute, la plus délicate et que Le Livre muet — *Mutus Liber* — ne laissa pas de très clairement indiquer. C'est là que la difficulté grandit, qui ne réside plus dans la distillation, mais bien dans l'adroite séparation colloïdale devenant, à son tour, la preuve chimique de l'isotope phénomène qu'on disait isomère, dans le laboratoire de Fulcanelli.

On me voit présentant l'indispensable et solide ustensile de Pyrex, au photographe du journal *Le Figaro* qui se trouvait en compagnie du périodique *Match*, et d'un couple d'experts. Mes visiteurs voulaient que leur fût expliqué, le subterfuge qu'utilisa, à la Télévision, un soi-disant comte de Saint-Germain semblant avoir quarante ans d'âge, quoiqu'il fût né vers 1700. Je leur démontrai aisément l'évidente supercherie dont les accessoires étaient deux petits morceaux de fils métalliques, exactement semblables, pour la longueur et la section, l'un d'alliage fusible, l'autre d'or fin; un petit réchaud de campeur, plus un godet avec couvercle; enfin, quelques pincées de salpêtre bien anhydre faisant office de poudre de perlimpinpin. Une demi-goutte du facteur principal, c'est-à-dire de vif-argent, reste à l'écart, en son action secrète, et condition sine qua non à la réussite de la trompeuse manipulation.



C'est bien ici le lieu, pour moi, de dénoncer l'évidence, que n'apporte rien qui soit extraordinaire, la nouvelle découverte d'un exemplaire du Livre muet — *Mutus Liber* — qui fut redessiné et imprimé à l'époque de la régence de Philippe d'Orléans, et dont la première planche ou page de titre, obéit à la vision humide de Jean-Jacques Manget dans sa *Bibliotheca chemica curiosa*. Le volume (manuscrit sur papier de la fin du

XVII^e siècle?) dont se prévaut la Library of Congress de Washington, fut peinturluré par un gouacheur maladroit, de telle manière que le clichage, qui vient d'en être réalisé, achève de boucher de très nombreux détails.

C'est ainsi que disparaît, en particulier, au bas de la cinquième planche, sous un sombre violet qui ne s'explique pas, le chiffre 40, cependant de grande importance, inscrit au-dessus de l'ouverture ménagée pour l'évacuation des cendres produites par la combustion. Oui, quel intérêt, Grand Dieu! Peut receler cette édition mauvaise, si ce n'est l'occasion, pour l'Archè milanaise, d'un commentaire de plus, maigre et parfaitement superfétatoire!

Décidément, on fait l'impossible pour que les belles images d'Altus restent à jamais incomprises.

Qui pourrait, en effet, se rappeler, sous le fatras déconcertant des interprétations diverses, celle que je rédigeai pour Jean-Jacques Pauvert, il y a douze années, en obéissance à l'antique Tradition, en même temps qu'aux indéniables résultats fournis par le laboratoire?

Il est dommage qu'on ne sache pas communément, que le Ministère de l'Éducation Nationale - Institut Pédagogique National, 29, rue d'Ulm - 75005 Paris, présenta Le Livre muet — Mutus Liber — parmi les textes et documents pour la classe, dans son bulletin illustré 57, du 21 mai 1970. Je reçus ce numéro avec, sur une carte, les compliments de l'École, et cela très évidemment, avec tout le plus grand plaisir.

Enfin, étant donné le changement profond de la conception que se fait maintenant Jean Laplace, de l'alchimie antique, et qu'il m'a longuement exposée, dans ses plus petits détails, je lui retire, évidemment, l'estime que j'eus l'imprudence de lui manifester un peu trop tôt. Certes, je ne voudrais pas qu'il continuât d'étayer ses élucubrations obsessionnelles, de citations ambiguës, puisées au choix dans mes écrits, avec le sens abusif que peut

apporter l'absence du contexte, sans compter le défaut de toute référence.

Je n'en prends pour exemple, que l'épigraphe épinglée par Jean Laplace, en tête de sa rédaction pour me persuader, et qui consiste en une courte phrase, suivie, sans plus, de mes prénom et patronyme :

«Rien de ce qui est naturel n'est condamnable.»

Eugène Canseliet

D'ailleurs, il reprendra bientôt ces quelques mots qui, selon lui, justifient tous les débordements, dans son article de La Tourbe des Philosophes, N° 8, duquel il précise «qu'il n'est pas encore la guerre sans merci, à l'hypocrisie, à la pensée réactionnaire...»

Cela nous promet, bien sûr, d'heureux divertissements. Mais, diable, croit-il vraiment qu'il soit l'inventeur du Naturisme qui fleurit entre les deux guerres, et dont la bibliothèque est considérable!

Savignies, ce 10 octobre 1979.

Eugène CANSELIET

Note de la Rédaction.

M. Canseliet parle ici de l'impression que lui ont laissée les deux derniers articles de Jean Laplace. Celui que la Rédaction avait refusé pour le N° 7 et celui qui est imprimé ici. (Voir la note de la Rédaction à propos de l'article de Jean Laplace.) En effet, la citation dont parle M. Canseliet se trouvait mise en épigraphe dans le premier et elle est reprise à la fin du second article de Jean Laplace.

VII

Maintenant et ici, à Savignies, le temps dans la durée et la place dans l'espace, me font défaut d'une telle manière, qu'à cause des difficultés que tout cela entraîne, mon activité se trouve fortement réduite. Ai-je assez proclamé, particulièrement, que, pour l'individu le mieux ordonné, le manque de surface engendre le désordre!

Heureusement, Fulcanelli ne souffrit pas de ce désavantage énorme, parce qu'il occupa toujours de spacieux locaux. Du dernier en date, nous avons donné l'idée, en esquissant la configuration des lieux. C'est là que se trouvait, tout de suite à droite, dès l'entrée dans le cabinet-bibliothèque, le meuble de style Renaissance, que j'ai brièvement décrit dans mes *Prolégomènes à Trois anciens Traités d'Alchimie*; cette copie que je fis, voici bien longtemps, et qui fut luxueusement reproduite et semblablement illustrée chez Jean-Jacques Pauvert.

À cette époque où florissait le Mouvement Dada, et qui allait continuer, jusqu'en 1930, le XIX^e siècle; à cette époque, par les trois grandes fenêtres de la pièce parquetée à points de Hongrie, on voyait encore les arbres du jardin tout proche.

Sous les combles, il y avait une petite porte donnant accès à la terrasse qui recouvrait la cage d'escalier, et qui était entourée d'une fine balustrade en pierre blanche. On y marchait sur un épais tapis de plomb. C'était là le lieu le plus élevé, qui était à l'air libre, et où le Maître soumettait, au rayonnement des étoiles et de la lune, ses cuvettes de rosée déjà fort doucement réduite. Je revois, par la pensée, ces récipients de faïence blanche,

rectangulaires, médiocrement profonds, de dimension 18 x 24, et qui étaient ordinairement employés pour le développement de la photographie.

Il s'agissait, évidemment, de la phase figurée par la douzième gravure du Livre muet — *Mutus Liber* — de laquelle nous avons développé l'objet principal:

«En effet, nous retrouvons les six larges plats exposés, de nouveau, à l'action de l'influx céleste avec la différence que leur contenu, de semblable niveau, ondoie et frissonne légèrement, par la saturation et la plus grande force de l'ensemencement, au cours de cette autre période ⁸.»

À l'intention du fils de Science, c'est bien ici le lieu où il me faut répéter, que j'ai décrit, avec franchise et charité, les manipulations muettes que le couple, choisi par l'Adepté Sulat, effectue laborieusement et en silence.

Sur cette phase, à la fois difficile et décisive, du *modus operandi*, je suis revenu dans mon livre *Deux Logis Alchimiques*, récemment paru, sous un beau vêtement que dépare l'excentricité incongrue du plat supérieur de la couverture. Quant à ce chef-d'œuvre sur lequel je relève, en bas, dans l'angle droit, le radical anglais KNACK qui éveille l'idée de faiseur de babiole, de jouet, de colifichet; hélas! Quant à cette composition de mauvais goût, aussi parfaitement inesthétique qu'illisible, mes lecteurs, et principalement mes étudiants, savent bien qu'elle ne saurait découler, en aucune manière, de mon inspiration.

Tous connaissent trop ma vive et constante indignation, devant les multiples agressions dont est victime la langue française, jusque dans le dessin et la disposition de ses lettres ou caractères; ceux-ci surtout en majuscules imprimées qui, pour

⁸ Réimpression première et intégrale de l'édition originale de La Rochelle (1677), avec Introduction et Commentaires, à Paris, chez Jean-Jacques Pauvert.

les voyelles, ne reçoivent plus l'accentuation cependant nécessaire.

C'est ainsi que, pour mes Deux Logis Alchimiques, le résultat est simple et convaincant; le titre se transforme en une sorte de brouillamini, sitôt passé la distance de trois ou quatre mètres, et quoique le livre soit au mieux présenté, c'est-à-dire debout sur sa tranche inférieure.

Je me réjouis pourtant que la graphique absurdité reste péremptoirement démentie, à la page 320 de l'ouvrage décemment miraculé, où se trouve le quatrième alinéa de mon Épilogue codicillaire. Et c'est pourquoi je propose qu'on examine maintenant le clichage imprimé de l'image en couleurs, lequel aurait invité, si parfaitement, l'«amoureux de Science», ou l'amateur avisé, à pénétrer, sans plus attendre, à l'intérieur des deux logis également baignés par le plus grand mystère.

Malgré l'ennui, la peine même que cela me crée, je ne pouvais laisser passer sans réagir, ce qui encore vient à l'encontre des principes et des règles de toute tâche devant être alchimiquement considérée et accomplie.



Sans doute imaginera-t-on facilement quelle fut mon angoisse, lorsque j'appris que le feu avait détruit une grande partie des locaux, aux éditions Jean-Jacques Pauvert, dans la petite rue de Nesle. Toute l'iconographie des Deux Logis Alchimiques, réunie non sans efforts, ni quelques difficultés, s'y trouvait précisément dans la pièce qui fut particulièrement dévastée, au point de ne plus montrer que les pierres de ses murs.

Ce fut un miracle réel, je ne manque pas de le signaler, en reconnaissance à la bonté infinie de la divine Providence; oui, ce fut une grâce exceptionnelle, que ces documents photogra-

phiques n'eussent aucunement souffert, dans le sein même du brasier le plus intense.

Ayant donc conservé leur contenu, dans sa totale intégrité, les enveloppes protectrices étaient ensemble dans une autre de grandes dimensions et toutes étaient assombries par la fumée dont elles retiennent encore la navrante odeur.

Au demeurant, il est possible malgré tout qu'on épilogue sur le sinistre. D'autant plus qu'en revanche, fut détruit du même coup, le dossier exécrationnel du Feu du Soleil, qui comportait, bien sûr, la preuve irréfutable que les bonnes feuilles ne furent jamais soumises à mon assentiment.

Sur la discrète terrasse dont j'ai fait revivre l'émouvant souvenir, un rouge-gorge, rempli d'élégante hardiesse, s'ébattait fréquemment sous les yeux de Fulcanelli qui l'appelait ma petite rubiette, et l'avait à peu près apprivoisé, en prenant un très grand plaisir à lui parler étonnamment dans le langage des oiseaux. Salomon, qui fut l'héritier du roi David, ne déclare-t-il pas, de façon singulière, au 16^e verset de la sourate 27, dans Le Coran :

«Ô vous hommes! On nous a appris le langage des oiseaux et on nous a comblé de toutes sortes de choses. En vérité, c'est certainement une grâce évidente.⁹»



Le Maître me confia que ses chats lui avaient enseigné cet idiome qui reste l'apanage du monde des oiseaux. Il est de fait qu'il serait bon qu'on vit et entendit les merles et les chats jouer

⁹ Le Coran, traduction nouvelle et intégrale par Édouard Montet, Payot, Paris.

Le participe passé du verbe combler n'est pas accordé avec son complément d'objet direct?

ensemble, à Savignies, dans le feuillage dense de mon vieux pommier dont je laisse les fruits tels quels, tombés dans l'herbe ou restés sur les branches, à l'intention des grives affamées pendant l'hiver, dont l'espèce commune est en voie d'extermination. Dans les campagnes, plus que toute autre chose, c'est le bipède à carabine, que l'oiseau et le chat doivent redouter, depuis le mauvais gosse prématurément armé par des parents indignes, jusqu'à l'adulte impitoyable et le plus souvent désœuvré.

Fulcanelli avait noté que, dans certaines provinces, la légende subsiste, selon laquelle notre rouge-gorge fut à jamais rubifié par le sang de Jésus, alors qu'il retirait, à l'aide de son bec, les épines fichées dans la chair martyrisée du Sauveur des hommes. Manipulateur infatigable, il se trouvait alors totalement absorbé par la solution de l'arcane ultime que constitue le troisième œuvre, qui est celui du vase, de l'œuf, de la couvée ou philosophale coction. Aussi le Maître voyait-il, dans le solitaire passereau, tristement exécré par la canaille nombreuse; voyait-il, disons-nous, dans la rubescente bavette de l'oiseau pareillement humble et altier, la vivante expression de l'âme du métal, c'est-à-dire du soufre rouge absolument inaltérable en son existence éternelle.



C'était, pour moi, des jours heureux que le décès de ma grand'mère, en 1919, puis celui de mon père, en 21, néanmoins assombrirent et bouleversèrent douloureusement. C'est ainsi qu'àvenue Montaigne, sans que je l'eusse recherché, je reçus, du Maître lui-même, l'indication de l'an de sa naissance, que suscita le brassard de crêpe, insigne du deuil, autour de mon bras gauche. Détail, à la fois vestimentaire et funèbre, qu'exigeaient autrefois, le respect et le souvenir, et que remarqua tout de suite, l'homme charmant et vénéré.

Il était onze heures trente et il faisait chaud. Fulcanelli se trouvait dans la cour, en compagnie de René Viviani de qui la calèche attendait sur l'Avenue. Je m'arrêtai pour saluer avec beaucoup de déférence, car je savais la qualité du visiteur et l'amitié qui l'unissait intimement à son «très cher Fulcanelli». C'est ce jour-là que j'échangeai rapidement avec le Maître, les quelques mots que j'ai notés sur le rabat de la chemise revêtant L'Alchimie expliquée sur ses Textes classiques.

Oui, c'est là que le lecteur trouvera le court dialogue, sur ce livre épuisé, s'il eut la précaution d'acquérir en temps utile, ce complet memento de l'alchimiste soucieux de tangible réalité.

Resté incorrigiblement rapin, Julien Champagne avait un petit chien qu'il appelait Jougy, dont la robe était blanche et frisée en larges coquilles. Il venait parfois avec cette bête aimable et toute pleine de cocasses drôleries. Son maître facétieux la faisait asseoir bien d'aplomb, lui disait de faire la belle, en ajoutant fort gravement :

«Nous allons prononcer notre discours à Monsieur Viviani!»

Aussitôt l'animal, véritable petit cabot, se mettait à pousser de rauques grognements en chaîne, qu'il semblait moduler et souligner de gestes, en allongeant et ramenant ses pattes antérieures.

Certes ce n'était pas méchant; tout de même Fulcanelli, ayant eu connaissance du numéro, pria son dessinateur, qu'il ne le produisît pas devant les jeunes de Lesseps, c'est-à-dire les arrière-petits-enfants de Ferdinand qui perça le canal de Suez, sous Napoléon III.

Savignies, ce 26 mars 1980.

Eugène CANSELIET, F.C.H.

VIII

«Rédigez de même que vous dessinez.»

(Conseil reçu du Maître, rue Dieudé, à Marseille, 1916).

Dans la société humaine, il en va toujours de même, savoir, que la réelle valeur est souvent vilipendée. Les exemples sont nombreux parmi lesquels me consterne, particulièrement, celui d'Eugène-Emmanuel Viollet-le-Duc. Sur quoi se base-t-on, Grand Dieu, pour que parfois on s'indigne de tout le mal que le célèbre architecte aurait fait aux monuments dont, au contraire et indéniablement, il fut le sauveteur souvent génial. Non seulement il en tira un grand nombre de la ruine totale, mais encore il leur rendit un peu de jeunesse.

Pour qui s'est instruit, simplement, honnêtement, sur la vie laborieuse de Viollet-le-Duc, la certitude se dégage, qu'il fut aussi un grand artiste, au sens philosophique du substantif noble, aujourd'hui galvaudé par les baladins de tout poil. Je mets à dessein le vocable en italique, tandis que l'«amoureux de Science» en trouvera l'illustration dans l'humble latomus qui, revêtu de sa blouse blanche, veille inlassablement, dressé sur le chevet de Notre-Dame de Paris.



Par quelle chance vraiment inouïe, le chauffeur de taxi, soi-disant alchimiste, mais, à coup sûr, cambrioleur, oublia de fouiller, dans le placard de gauche, au fond de la chambre lambrissée qui est à l'étage, le grand coffret où sont serrés tous mes carnets se succédant jusqu'à ce jour! De ces livrets nombreux, la valeur est considérable, car on ne saurait nier qu'une note permet, quelque concise qu'elle soit, de réunir rapidement les souvenirs épars ou égarés, au sein de la mémoire paresseuse. De là, pour le philosophe en particulier, l'utilité exceptionnelle du journal.

Dans le mien, à la date du 17 septembre 1920, qu'accompagne, imprimée en tête de la page, l'indication du jour et de son saint, désormais impossible quant à l'exactitude, à cause du bouleversement du calendrier, à la fois inimaginable et fantaisiste; donc au vendredi de la saint Lambert, il y aura bientôt soixante années, je transcrivis, sur mon carnet en cours, ce que Fulcanelli m'avait conté, qui est relatif à Eugène-Emmanuel Viollet-le-Duc, et qui lui vint en mémoire pour la raison qu'on se trouvait au quarante et unième et anniversaire du décès de l'architecte-archéologue.

L'ultime et triste événement se produisit dans sa maison appelée «La Vedette», qu'il avait fait construire près du lac, à Lausanne, retenu là-bas par d'importants travaux à la cathédrale. D'ailleurs, les médecins lui prescrivaient le séjour en montagne, depuis déjà une couple d'années, que la maladie s'était signalée, en provoquant aussi de petites hémorragies qui humectaient ses lèvres de salive rose. Coïncident peut-être, mais sans doute bouleversant, le rapport qui, cruellement, s'installe entre les effets de l'affection redoutable et le premier mot du patronyme composé: Viollet! Proches de la couleur funèbre, les taches que causait l'irréremédiable purpura — pourpre — apparurent et se multiplièrent sur les bras et sur les jambes.

Viollet-le-Duc mourut le 17 septembre 1879, à 9 heures du soir, d'une hémorragie soudaine et importante qui inonda le cerveau demeuré intact jusqu'à la dernière seconde.



Je vais sans ordre, au courant de la plume, faute de temps-durée disponible suffisamment, de sorte que j'en demande l'excuse auprès de mes lecteurs.

Les souvenirs du Maître, en la susdite soirée du 17 septembre, répétaient au fond, en les complétant, ceux que j'avais enregistrés le premier mai de cette même année 1920.

Trois ans après la malheureuse insurrection de la Commune, Fulcanelli, jeune ingénieur qui avait participé à la défense de Paris, sous les ordres de Monsieur Viollet-le-Duc, rendit visite à son lieutenant-colonel. Celui-ci habitait alors la partie de la rue Laval, récemment prolongée vers l'est, avec le nom de Condorcet, et dans laquelle on peut trouver encore la maison qu'il fit bâtir. Elle porte le n°68, et on la reconnaîtra au grand-duc qui est sculpté sur le meneau vertical des deux baies éclairant la salle de travail. Cela, bien sûr, à moins que n'aient été bouleversés, les lieux que j'aurais aimés, ces jours-ci, aller reconnaître moi-même, si, de surcroît, l'incommodité du déplacement n'était pas aussi rude.

Grand, certes, Duc l'était, par sa vaillance et son humilité, et pouvait bien s'offrir l'amusement de faire un peu de cet esprit moyenâgeux, qui mettait le calembour en image. A ce propos, il ne serait pas mauvais qu'on relût l'exposé de Fulcanelli, qui est relatif aux armoiries parlantes et tributaires du rébus, au premier tome de ses Demeures Philosophales.

Ayant franchi le seuil du domicile toujours ouvert et accueillant, l'homme tant extraordinaire que je devais rencontrer quelque quarante années plus tard, trouva le brillant artiste qui

dessinait, afin d'amuser son petit-fils, la vive action d'un chat dispersant des soldats de bois rangés pour la bataille. Cet art majeur d'être grand-père émut très fortement le visiteur qui vit là, rue Condorcet, un remarquable trait d'extrême bienveillance et d'immense tendresse.

Ceci n'était pas sans ajouter considérablement à la fatigue du travailleur acharné, portait déjà la double charge d'Inspecteur et d'Architecte des Édifices diocésains, qu'il fut, en cette année 1874, depuis bientôt douze mois, conseiller municipal. Il avait été élu aux premières élections, dans son propre quartier, dans le faubourg Montmartre, sur sa généreuse et courageuse profession de foi, toute en faveur de la classe ouvrière qui souffrait tant, à cette époque de bourgeoisie rapace et impitoyable, et qui lui apporta une forte majorité.

Bien que Viollet-le-Duc dût beaucoup à l'Empire, sa politique conviction restait profondément républicaine, sans que pourtant, il se fût résolu à utiliser ses connaissances du Génie militaire, pour fortifier et défendre la capitale aux mains des insurgés, contre l'armée des Versaillais. Discrètement avisé de son imminente arrestation, il parvint à s'échapper de Paris, pour s'aller réfugier à Pierrefonds, où il s'était fait de solides amitiés.



Au demeurant, combien me semble reculé dans le passé, ce premier mai, ce samedi, fête des saints Jacques et Philippe, où je consignai, sur mon calepin, toutes ces anciennes choses. Durant l'après-dîner, j'étais allé rue Denfert-Rochereau, afin de remettre à Monsieur Pierre Dujols, un petit paquet que le Maître m'avait beaucoup recommandé. Commission dont je m'étais acquitté à pied, à l'aller comme au retour, en conséquence de l'absence des moyens de transport, en cette féconde journée de revendication syndicale.

La physionomie de Paris se montrait triste et désolante, sous le ciel lourd et orageux. Pas de taxis, ni de fiacres, en vue desquels Fulcanelli m'avait donné un gros écu de cinq francs en argent. Pas de métro, pas d'autobus; seuls, de rares véhicules militaires circulaient dans les rues désertes. Quelques tramways pourtant passaient toutes les heures, avec deux factionnaires; l'un auprès du wattman, l'autre du receveur. Pas davantage de chemin de fer. Les commerçants, sans exception, avaient rentré leurs éventaires et fermé leurs boutiques. Aucun journal n'avait paru. C'était vraiment le combat sublime pour que le travail fût enfin glorifié dans le farniente.

Julien Champagne et Henri Steineur, qui, malheureusement, à partir du 31, ne seront plus au service de Monsieur Paul de Lesseps, avaient démarré très tôt, avant le lever du soleil, avec la voiturette torpédo, les dames-jeannes (les deux petites et la grande), les entonnoirs, les filtres et les linges d'absorption, vers Évry-Petit-Bourg où les trèfles et les sainfoins sont beaux, afin de récolter, à deux jours de la pleine lune, le plus possible de rosée. Cette liqueur qui concourt si puissamment à la naissance de l'être androgyne, au cours de l'ontogenèse philosophique du Grand Œuvre.



Mais revenons au n° 68 de la rue Condorcet, à Paris, où l'on peut voir, sur la façade, à l'étage troisième, une colonne qui, ai-je dit ci-dessus, telle un meneau, sépare deux baies larges et jumelles, et qui offre le pavois de son chapiteau à un grand-duc superbe. Ainsi se signale toujours aux regards du passant, la haute et lumineuse pièce dans laquelle Viollet-le-Duc mit son talent, son courage et sa sensibilité au service des siens, comme à celui de tous ses semblables pareillement aimés.

Jean Glasser étant survenu à point nommé, permit que je vinsse à Paris et que j'y visse la concierge, personne d'âge, fort

aimable, et qui, par dommage, sous le poids des ans, quittera bientôt le logis philosophal, non sans regret. Ce qui ne laisse pas de nous rappeler, à Jean comme à moi-même, le chagrin mortel de l'infortuné Le Sauce, lorsqu'il dut partir du château de messire Jean Bourré du Plessis.

Ainsi fûmes-nous intelligemment guidés, dans la cour, à droite et au rez-de-chaussée, d'où part l'escalier des étages, et où nous découvrîmes, avec surprise et émotion, le délicat revêtement du sol, très singulièrement décoré au pochoir. Oui, combien sont étranges, d'une part, le chat noir, sur chacun des côtés de ce carré magique, d'autre part, l'araignée, dans chacun des quatre angles ! On peut penser, assurément, à ce dont Fulcanelli disserta et qui a trait au petit félin domestique et à l'insecte rappelant la compétition de Minerve et d'Arachné.

Enfin, plus saisissante encore, nous apparut une scène centrale dans laquelle le grand-duc maîtrise, de ses serres puissantes, le long serpent qui est le sinueux symbole du mercure. Hélas ! combien se montre menacée, au plan du sol, cette fresque autant admirable que fragile, portant déjà les marques nombreuses qu'impriment les pas des locataires et de tous leurs visiteurs, complètement indifférents aux méfaits de leurs indésirables semelles. Par surcroît, il y a les déménageurs qui sont invariablement déprédateurs, à l'arrivée comme au départ, qui traînent, plutôt qu'ils ne portent, les caisses lourdement chargées, selon qu'en cette matinée, nous en apporta la démonstration, le déménagement tant appréhendé par notre soucieuse cicérone.

Quelle affliction collectivement partagée ! Je me penchai sur le désastre, afin de doucement et pieusement essuyer, de l'index et du médius, le fin sablon qui s'échappait des nouvelles et profondes blessures.



Évidemment, naïfs passionnés des choses inestimables, nous étions loin des absurdes ennuis de la vie quotidienne, de sorte qu'ayant quelque peu perdu la mesure du temps, nous trouvâmes en sortant, la contravention sournoisement glissée sous l'essuie-glace. Au fond, rien que de plus normal; c'était là le salaire de l'État incurablement aveugle et stupide, reconnaissant, à sa manière, sans que nous eussions collaboré si ardemment à l'année, tant recommandée du patrimoine national dont, en vérité, il se moque éperdument.

À ce sujet encore, vivement sollicité par l'épouse de Michel Cachoux, l'éminent minéralogiste de Paris, de qui les deux cabinets présentent leurs merveilles dans la rue Guénégaud; pressé, disais-je, par cette personne charmante, avec elle j'ai eu, devant la caméra de la télévision, un entretien de vingt minutes dont deux, à peine et par dommage, auront été utilisées. C'était dans le cadre de l'an du patrimoine, et pour le journal d'Yves Mourousi, programmé à 13 heures. J'ai donné, sur Chartres et ses vitraux, des précisions quant aux teintures qui étaient, aux temps anciens, incorporées dans le verre anobli, grâce à la secrète sublimation par la voie sèche, à travers le mercure. Ainsi ai-je ouvert la porte du jardin spagyrique, sans que j'eusse omis de dire que les gentilshommes verriers empruntaient quelquefois la voie du Grand Œuvre philosophique, qui est plus élevée, où les planètes se succèdent, et où se fait entendre la musique des couleurs...

Depuis cet enregistrement, me suis-je assez interrogé, s'il a été le fait de la faiblesse, ou celui de l'étourderie, que j'eusse aussi légèrement désobéi à la formelle recommandation du Christ, laquelle je donne, dans le latin et incomplètement, afin que nul ne s'en trouve froissé:

«Nolite dare sanctum canibus, neque mittatis margaritas vestras ante porcos, ...»

Au demeurant, Grand Dieu! Où avais-je la tête? Car en quoi ceci pouvait-il intéresser, à la cathédrale de Chartres, les orga-

nisateurs et les participants ; oui ceci, que je projetasse un peu de lumière sur la création, à la fois physique en chimie, du vitrail que le plomb, pur et sertisseur, rassemblera et maintiendra indispensablement.

Savignies, ce 18 juin 1980.

Eugène CANSELIET, F.C.H.

IX

«Avant quoi que ce soit, connaissez et aimez, profondément, la langue du pays de France, propter hanc causam quod principii verbum absolutissima est.»

(Fulcanelli, à Aix-en-Provence,
«La Fouranne», juin 1917)

Je n'ai jamais compris exactement pourquoi Stanislas de Guaita voulut que les sciences secrètes devinssent maudites. Il est vrai que l'épithète était à la mode, depuis le manifeste de Jean Moréas, définissait l'école symboliste qui vint en réaction contre les Parnassiens. Ainsi naquirent, il y aura bientôt cent ans, l'art et la littérature dont certains, parmi ses peintres et ses poètes, furent qualifiés de maudit.

Sans doute, pensait-on, à cette époque de dandysme exacerbé, que, pour être parfait, l'artiste devait être totalement malheureux ! Comme si cela était nécessaire, particulièrement dans le vaste et tant bénéfique domaine de l'alchimie ! À ce niveau plus élevé, pensons plutôt que l'épithète d'abjection était appliquée aux meilleurs par les indignes qui observent aujourd'hui la même malveillante conduite.

Fulcanelli était trop homme de laboratoire, pour qu'il eut beaucoup apprécié le livre principal de Stanislas de Guaita, *Essais de Sciences maudites*, qui révèle l'esthétique de son auteur, et nous le montre proche du mage Joséphin Péladan, dit le Sâr Merodack. De celui-ci, l'œuvre imprimée paraît consi-

dérable, surtout par le nombre des titres qui se montrent tous détaillés à l'extrême.



La surprise demeure, que Pierre Dujols, en admiration, ait analysé aussi longuement et minutieusement les écrits du Sar, dans sa Bibliographie Générale. Il est vrai que le réputé bibliopole se maintint uniquement dans la spéculation à laquelle, d'ailleurs, et quoi qu'il en eut désiré, il se trouvait contraint par son infirmité des membres inférieurs, due à l'impossibilité qu'il allongeât ses jambes, incurablement soudés en semi-flexion. Sans doute s'agissait-il du mal qui était alors la perclusion et qu'on appelle maintenant arthrose. En tout cas; il imposait à Magophon, impécunieux et grabataire, le pupitre laborieux de ses pauvres genoux. L'exemple est historique, qui fut celui du mari de Françoise d'Aubigné, c'est-à-dire de l'auteur du burlesque et spirituel Roman comique, ainsi que de sa bouleversante épitaphe:

Celui qui cy maintenant dort
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.
Passant ne fais ici de bruit
Garde bien que tu ne l'éveille:
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.



Assurément, Pierre Dujols ne restait pas indifférent devant la pratique au fourneau; tout au contraire, puisqu'il essaya de l'en-

treprendre, avec Faugeron qui, de son état, était commis de librairie, mais demeurait malheureusement éloigné de philosophiquement concevoir le grand problème. C'est la seule raison pour laquelle Pierre Dujols ne garda pas longtemps son trop imparfait manipulateur, quoiqu'il se fût montré obéissant, habile et courageux. Du spagyriste impénitent, le grand défaut était qu'il ne pût admettre la double condition extérieure et spirituelle, de source cosmique et humaine, qui s'ajoute aux travaux et sont sine qua non de leur succès total.

Pour le moins regrettable, aux yeux de son érudit maître, ès-sciences hermétiques, de la rue Denfert-Rochereau, Faugeron n'acceptait pas davantage, qu'il y eût parenté du labeur alchimique et de ses matériaux, avec les faits que les Écritures rapportent et les acteurs qu'elles y introduisent. Bien pis encore, s'il est possible, il s'insurgeait contre l'idée que l'alchimiste entrât lui-même tout entier dans l'élaboration physique du Grand ŒUVRE; qu'il dût prendre modèle sur l'artiste que Khunrath montra, priant au sein d'un oratoire, non sans motif, exagérément fastueux. Dieu sait pourtant l'admiration qu'il nourrissait à l'endroit de L'Amphithéâtre (gravures et texte) du savant théosophe, de même que pour les planches du Livre muet. Altus y prononce pourtant au mode impératif, le conseil que l'artiste se mette en prière, avant de travailler, selon la devise latine de l'album combien parlant, malgré son apparent mutisme.

Je ne connus que dix années plus tard, à la fin de 1933, Faugeron qui était mon aîné de deux lustres au moins, toujours triste, doux et résigné, en son irrémédiable dénuement.



Certes, pour ma part, surtout lorsque Louis Sauné, docteur en médecine, voulut utiliser l'alchimiste perdu, afin de lui venir en aide matériellement, je tentai l'impossible, pour qu'il s'élevât au niveau véritable qui est celui du merveilleux. Illustrant mon

effort, je fais suivre ici le billet trouvé dans un des nombreux cahiers qui rassemblent ma correspondance, et que j'ai évoqués dans mon volume *L'Alchimie expliquée sur ses textes classiques*, édité de nouveau au mois de juin 1979 :

Sarcelles, le 4 décembre 1934

« Mon cher Faugeron,

« J'ai l'intention de passer la journée de mardi 10 dans ma petite mansarde du quai des Célestins, afin d'y reprendre et continuer un essai assez long, du genre dont vous avez vous-même la passion et la plus grande habitude. Vous pourrez, si vous le voulez, me rejoindre le soir, après votre travail, dès votre sortie de la rue Danton ; ainsi passerons-nous, ensemble et utilement, quelques heures fort agréables.

Cette opération, par voie sèche, qui ne réclame ni manipulations répétées, ni attention particulière, en dehors d'une simple surveillance, nous laissera tout le temps de converser à notre aise.

Bien que l'action de la lune ne soit guère efficace en cette saison, j'ai préféré attendre la période ascendante de l'astre, pour allumer mon feu. L'influence lunaire, malgré tout, se fait sentir sur nos matériaux dont elle améliore la fusion, surtout lorsque le ciel nocturne est très pur. Il n'est pas douteux également qu'elle augmente encore la vertu dissolvante de notre mercure, et qu'elle excite le feu vital qui l'anime.

J'espère avoir bientôt le grand plaisir de vous revoir, et, dans cette attente, je vous envoie ma plus cordiale poignée de main. »

Il s'agissait, comme on l'aura compris, de cette chambre dont j'ai parlé dans *La Tourbe des Philosophes* (N° 4) et qu'un ami fraternel, de haute qualité, mit, juste à point nommé, à ma disposition, m'exonérant du loyer de la rue de Rochechouart, où la vue, au dehors, se bornait au mur de la bâtisse voisine.

C'est lui, précisément, Jacques Chérest qui survécut, en 1914, à la même et grave blessure ayant emporté, après quatre ans de

martyre, le poète Guillaume Apollinaire; c'est lui le bienfaisant ami qui estima, à bon droit, que je serais plus agréablement installé, au sixième étage de son immeuble, 10 quai des Célestins. Là, en effet, le vasistas à tabatière, qui s'ouvre à hauteur d'homme, au sud et dans la partie lambrissée par la courbure du toit, offre un très beau panorama sur la Seine, l'île Saint-Louis, puis, à droite, vers Notre-Dame, le quai d'Anjou où mon cher vieux Daniel Masclet, le très grand photographe, avait son atelier, ô combien romantique.

Ce local, pendant le Second Empire, fut occupé longtemps par Ernest Meissonier, dessinateur tout aussi prodigieux que, dans le même temps, le fut Viollet-le-Duc.

De cette mansarde des jours anciens, exigüe mais plaisante, et où sont tant de souvenirs, je fis une photographie, quand Faugeron m'y visita, après le contretemps que signale, sans l'expliquer, un court billet exactement daté:

Ce mardi 18 décembre 1934

«Ma concierge ne vous a pas remis le mot que je lui avais laissé le jour de notre rendez-vous. Je reprendrai donc mon opération vers la mi-janvier, et comme je sais que vos jambes ne craignent pas la rude montée de mes six étages, vous pourriez me rejoindre ici le jour des Rois. Les Mages toujours fêtés le dimanche qui suit le 6 janvier invariablement réservé à l'Épiphanie. Ce serait donc le 13, second dimanche de l'an tout prochain, et nous ferions notre souper d'une galette feuilletée, évidemment sans frangipane.»

Au demeurant, j'obtins l'image, jointe en ce lieu, à ma chronique, grâce à l'appareil 9 x 12, tout en bois, à plaques, magasin et volet articulé, que mon père reçut jadis, en cadeau de Mr Bullier. Celui-ci était le neveu du fondateur, en 1828, de ce bal parisien et néanmoins champêtre, des étudiants et des grisettes, que devint la Closerie des Lilas. C'est dans l'été de 1892, que mon cher père, à l'âge de trente ans, compagnon du Tour de France, habile à modeler et à sculpter le plâtre, travailla beau-

coup chez Mr Bullier, à Sarcelles, tandis qu'y sévissait tragiquement l'inexorable épidémie de choléra. Particulièrement active, dans le centre de l'agglomération, elle fit mourir, en bas âge, l'aînée de mes trois sœurs.

Enfin, j'étais très jeune, quand mon père me parlait du fléau, et qu'il m'apprit la manière de retrouver, par le trait, «les trois points perdus».

Le Merveilleux! Oui, ce domaine réservé dans lequel Paul Le Cour pénétrait fréquemment, et dont il exposait, sans crainte, les phénomènes, au cours des réunions, dans la spontanéité franche de son caractère, garante de la totale authenticité. Assurément, notre président, docteur en médecine, Robert Hollier, et notre chef de rédaction, Jacques d'Arès, en Atlantis, furent-ils les témoins de ces convaincantes réalités...

J'ai souligné, avec toute la discrétion qu'il convenait que je reçusse, la manifestation sans doute la plus sublime du merveilleux, en évoquant l'énergie fluide et rouge que les sens, même les moins affinés, perçoivent au château du Plessis-Bourré. À cet égard, le «fils de Science» trouvera, dans les numéros de La Tourbe des Philosophes, ce qu'il fallait aussi que j'ajoutasse aux Deux Logis Alchimiques, y compris le miracle sauveur de l'iconographie, lors de l'incendie, rue de Nesle. Les locaux, maintenant, y ont été refaits dans le meilleur état, pour une destinée qui est nouvelle et remplie de toute promesse.

Il m'est donné, parfois, de recevoir certaines de ces communications étranges, et c'est ainsi, il y a peu, que j'ai reçu soudainement une visite, alors que je venais de mettre sous enveloppe, à destination de Vincennes, ma chronique consacrée, pour une bonne part, à Eugène-Emmanuel Viollet-le-Duc, et qui, en somme, fait suite à celle récemment parue dans La Tourbe des Philosophes.

C'était le 14 août, de la pièce du rez-de-chaussée, dans laquelle je travaille le plus souvent, je sortais pour fixer le volet de bois protégeant la fenêtre ouverte au nord, dans le pignon, à

trois pas du vieux puits. Près de la margelle taillée circulairement dans la pierre et sur laquelle sont scellées, les quatre fortes lames de fer forgé, réunies en ogive, pour le maintien de la poulie ; près de ce puits, dis-je, nos treize chats immobiles et rassemblés, en attention profonde et silencieuse, têtes levées, observaient le mur clôturant, à l'est, le jardin qui, peu à peu, est devenu, par abandon une savane impénétrable.

Sur le moment, je pensai à la présence de quelque minet malheureux et réfugié sur la crête en maçonnerie. Au vrai, l'angle visuel était moins ouvert, car sont rangées de champ, jusqu'à mi-hauteur, des tuiles plates et anciennes.

Debout sur cet inconfortable piédestal, se maintenant de ses ongles énormes, se trouvait là un fascinant grand-duc, la tête surmontée de deux aigrettes latérales, qui, non plus impressionné que les chats, clignait ses yeux d'or sous la lumière du jour. On imaginera que la surprise fut aussi grande que l'émotion, pour moi qui, depuis 34 ans à Savignies, n'y avais jamais vu un rapace nocturne, et cela surtout en pleine journée.

Également, conviendra-t-on avec aisance que l'incident n'est pas banal et se passe de commentaire, auquel, d'ailleurs, j'ajouterai que j'attendais, au plus tard sur les onze heures, l'arrivée de Jean Glasser. Toujours joyeuse et secourable, cette arrivée, devant le double danger de ma santé bonne naguère, désormais affaiblie, et de l'incommode transport pour tout déplacement qui soit un peu lointain. Fidèle et empressé, n'est-ce pas lui qui me seconda si précieusement, au cours de notre expédition à la maison de Viollet-le-Duc, laquelle, précédemment et ici même, j'ai rapportée dans ses détails ?

Quel dommage qu'il ne fût venu seulement deux heures plus tôt, car il eut admiré le grand bubo vivant, qu'il photographia inerte dans la pierre, depuis le trottoir, en face et de l'autre côté de la rue !



À bien entendre, et loin de toute idée d'un quelconque dénigrement, il faut bien convenir que Faugeron ne possédait pas l'instruction et la culture suffisantes, qui lui auraient permis de laisser des traces écrites de sa carrière. De celle-ci, en son exemple malheureux, la description eût été d'autant plus utile à l'étudiant, que n'en est pas exclue la réelle noblesse, altière, farouche et taciturne, car ce serait, malgré tout, une grave erreur, qu'on pût penser que ses efforts eussent été sans intérêt. Cela, particulièrement, pendant les six dernières années de son existence misérable, au 6 de la rue du Sabot, dans le VI^e, où il œuvrait au feu avec acharnement.

André Savoret, ami cher et regretté, qui fut poète et philosophe, constamment, autant dire, entre le boulevard Voltaire et la rue Séguier, fréquenta Faugeron plus souvent que j'en eus l'occasion ou la possibilité. C'est pourquoi me surprend, que l'auteur, poétiquement inspiré, des Nuits de Psyché, semble avoir ignoré la mort de notre ami commun, dans le temps où elle survint. C'est là ce que me fait penser l'interrogatif post scriptum, à la courte épître que je lis, à la page 282, dans le double cahier de ma correspondance, allant du 27 septembre 1915 au 12 mai 1948 :

Savignies, ce 10 janvier 1948

«À André Savoret,

Mon cher ami,

Merci pour vos bons vœux, reçus avec le Noël des Mages que j'ai beaucoup goûté.

L'Épiphanie est, en particulier, la fête de l'alchimiste, car de même que l'étoile, dans le ciel de Judée, par sa lumière, annonça, au monde son Sauveur, de même l'astre hermétique, est, pour le philosophe, le signe avant-courrier du double processus de l'illumination et du salut. Dans l'Œuvre, cette étoile est double;

elle s'y manifeste par son image réelle et son reflet, à la manière, pour mieux dire, d'un sceau et de son empreinte. Plus visible, plus brillante, à la surface du mercure mondé, l'une séduit et fait oublier l'autre qui se montre modestement, timidement, dans les ténèbres de la tête morte (*caput mortuum*) si chère aux infortunés Chevaliers du Temple. Ainsi la seconde attire-t-elle discrètement, sur horde partie noire, l'attention de l'artiste qui est enclin à la rejeter, comme une chose sans valeur et inutile.

Je ne désespère pas de bientôt vous surprendre rue Séguier, et de vous y renouveler, de vive voix, les souhaits que je forme très sincèrement, à l'intention de votre épouse et de vous-même, sur le seuil de la nouvelle année. Bonne santé surtout, et croyez tous deux à ma bien franche et cordiale amitié.

P.S.: Savez-vous que notre pauvre vieux Faugeron est décédé il y aura un an le mois prochain?»

C'était encore le temps des belles années, où grâce à Dieu, les occultistes n'étaient pas aussi nombreux qu'ils le sont aujourd'hui. Il reste cependant que l'attrait du groupe dispose à l'esprit tribal qui avilit la personnalité, en la pervertissant et la stérilisant. À cet égard, la revue *La Nouvelle Acropole* a tenu, sans doute, à ce que je fusse excellemment renseigné, qui a eu l'heureuse attention de m'adresser son n°57. À la vingtième page, sous la rubrique *Bibliographie* j'ai remarqué, non sans surprise, les deux Fulcanelli, juste au milieu de douze auteurs énumérés, qui, tout compte fait, n'ont pas grand-chose à voir avec l'Adepté dévolu à notre siècle. La liste semble tout à fait complète et homogène, qui a été judicieusement établie, et de laquelle il faut admettre la sincérité.

L'Œuvre au noir les fascine et les grise, qui évoque, dans l'esprit de ces gens, le rituel satanique de nocturnes et coupables cérémonies, évidemment sans la moindre parentèle avec l'alchimie. Hélas! Combien d'humains, surtout les hommes (les jeunes filles et les femmes se montrant, de beaucoup, plus rai-

sonnables et sensées) discourent magistralement sur l'alchimie, qui, au vrai, n'ont lu le moindre traité de sa bibliothèque, à la fois chimique et curieuse.

Au demeurant, quel régal que cette œuvre au noir, et d'une telle transcendance, qu'un initié de haut grade et d'incontestable appartenance, a pu écrire la suivante déclaration, également inimaginable et déconcertante, de la sorte renforcée par le soulignement :

«Une étincelle jaillit à minuit, c'est l'œuvre au noir.»

L'expression, qui n'est mentionnée dans les classiques du passé, est simplement sortie de la cervelle finaude et bouillonnante de Marguerite Yourcenar. Ces trois mots qui titrent son livre trouble, fumeux, et sans authenticité historique, en firent seuls tout le succès, auprès de la masse ignorante. Assurément, il faut d'abord considérer que la grasse lady flamande a la vie belle chez les Yankees, et que se trouvant donc au sein du monde anglais, elle ne peut aisément se tenir dans un autre. L'époque et les faits ne sont pas tant éloignés, pour qu'on ne garde à la mémoire, qu'elle fut néanmoins élue par ces Messieurs «biscornus» et vêtus de vert, à qui elle ne manqua pas de manifester, aussitôt et d'abondance, sa plus parfaite indifférence, allant même jusqu'au mépris, non seulement envers l'immortelle assemblée, mais aussi pour la distinction suprême et respectable :

«Oignez villain, il vous poindra;
Poignez villain, il vous oindra.»

Savignies, ce 27 septembre 1980.

Eugène CANSELIET, F.C.H.

X

Je crois utile et bon de commencer ma rédaction avec les mots que prononça Fulcanelli, et que je notai le jour même, mardi 25^e de mai 1920, saint Urbain pape :

« Mon jeune ami, vous retrouverez l'alchimie en tout domaine qui est noble, au sein du plus humble, comme du plus élevé ; il vous faudra, sans lassitude, la rechercher avant de parvenir à la conclusion triomphale. »

Serait-ce maintenant le cas, à un plan très étendu et supérieur ? Me tromperais-je, hélas ! ou, simplement, m'illusionnerais-je ?

Il me semble pourtant qu'apparaissent dans l'Enseignement, dans l'École, des signes certains de réaction contre le relâchement des études ; j'allais écrire contre l'avilissement de ce qui s'appelait, à bon droit, les humanités, qui s'achevait avec la rhétorique, et à quoi il serait urgent qu'on revînt au plus tôt.

De ce calme sursaut de fierté vive et d'instinctive sauvegarde, l'illustration s'est montrée rassurante, avec la réunion des professeurs et de leurs collégiens, à laquelle je fus convié par M^r Pierre Cadis, Principal du collège Fernand-Buisson, poète de surcroît, ce qui ne gêne rien, le samedi 25 octobre 1980. Cela s'est déroulé en des locaux, qui se montrent tant spacieux et propices ; ceux de la salle des fêtes de Grandvilliers.

Manifestation culturelle, véritable, puissante et cristallisée en une Exposition-Évocation Philéas Lebesgue, dispensatrice d'apaisement, de sérénité et d'espoir, sous les auspices conjugués et

efficaces de l'Université d'Amiens, et de Mr Guy Bouvier qui est le Maire de Granvilliers.

Je goûtais agréablement la salubrité de l'atmosphère dans les salles où se mouvaient les assistants en très grand nombre, tandis que le vieux sage de La Neuville-Vault, latiniste extraordinaire, me murmurait à l'oreille, les paroles d'Hermès trois fois le plus grand en sa table d'Émeraude — in Tabula smaragdina sua :

Quod est inferius, est sicut quod est superius, et quod est superius, est sicut quod est inferius, ad perpetranda miracula Rei Unius.

Ce qui est en bas, est comme ce qui est en haut, et ce qui est en haut, est comme ce qui est en bas, pour accomplir les miracles d'Une seule Chose.

De l'homme qui fut un poète prestigieux, et l'épithète n'est pas excessive, qui laboura le sol aussi parfaitement qu'il fouilla les entrailles de la terre philosophale, à la manière de Basile Valentin; de Philéas Lebesgue donc, l'instituteur André Matrat, ce jour-là, fit admirablement l'éloge conforme et saisissant. J'ai bien dit, simplement, l'instituteur, car ce substantif, de même que celui de professeur, offre, à mes yeux, une réelle distinction, sur l'échelle ascendante de la condition humaine.

Assurément, il était souhaitable que les enfants, petits et grands, tous entendissent, dans une ambiance favorable, ce tableau bien brossé d'une existence toute faite de travail, à la fois manuel et cérébral, abondamment imprégné d'amour et de poésie, au sein même de la Nature. La jeunesse, en effet, se montre plus sensible, qu'on ne l'imagine ordinairement, au souvenir du temps passé, et rien n'en pouvait mieux fournir la preuve, que l'attention profonde avec laquelle les écoliers suivirent l'exposé riche et séduisant de Marcel Matrat.



Il faut que l'étudiant, quel que soit son âge, sache que la nation qui abandonne sa propre langue, est très près de perdre la vie, et, pis encore de perdre l'âme, en se soumettant à l'idiome spécialement étranger, et sournoisement envahisseur du planisphère. C'est là, hélas ! Ce qui se passe, actuellement, pour la France dont les autochtones semblent ne plus être dignes d'utiliser leur langue magnifique. Pour la plupart d'entre eux, nombre de mots ont perdu leur valeur, et n'en conservent que le sens, approximatif et tout déformé, que leur imposent les augures ignares, bafouilleurs et intronisés sur les ondes transmetteuses du son et de l'image.

De ce désastre, l'exemple est péremptoire et fourni tout particulièrement, par l'adjectif susceptible (du supin susceptum) dont le sens de subir s'étend désormais à celui d'agir ! Émile Littré recommande cependant, «qu'il ne faut pas confondre susceptible et capable» ce qui fait, à l'inverse, qu'on s'empresse, aujourd'hui, de prononcer l'énormité fréquente que voici : «Vous êtes susceptibles de gagner aux courses de chevaux, à la loterie ou bien au loto.» L'observation est la même pour le verbe risquer, car, pareillement, «risque-t-on de gagner ou de vaincre», toujours selon nos actuels et volubiles champions de la parlure très progressiste...

Quelle affliction fut, pour moi, que je visse et entendisse, sur la première chaîne de la Télévision, le lundi 20 octobre 1980, à l'enseigne du «Rendez-vous au Club», vers 17 heures et demie ; oui, je dis bien, quel vif chagrin de voir et d'entendre Paul Guth, imperturbablement, souriant, courtois et brave, dans son action louable d'assainissement, qui présentait son livre, si totalement méritoire et si justement intitulé : Lettre ouverte aux futurs Illettrés !

Cela (mais comment put-il l'accepter !) entre un chanteur moustachu, à voix de femme presque inaudible, qui au moins avait l'excuse de s'exprimer en français, et une grande fille décolorée en blonde, toute dégingandée, qui se contorsionnait

sans cesse, boudinée dans un long pantalon d'homme. Évidemment, rien ne pouvait moins convenir à la question examinée, que cette gueule en proie à son épileptique frénésie qu'elle entretenait, dans l'accord le plus parfait, d'un flux torrentiel et viril d'«ingliche eurone miousic pope»!

Cruellement surpris par le froid très vif, qui survint dès la première semaine du mois de novembre, avec ma femme attrapée elle aussi, je n'ai pu reprendre qu'à fin janvier, mes diverses occupations, qu'elles soient celles du quotidien terre à terre, ou bien de la transcendante philosophie. Dame! Les secondes dépendent fort des premières, d'autant qu'il faut envisager le climat défavorable à la délicate santé du philosophe fatigué que surchargent les ans.

Pendant la période la plus pénible, par surcroît de malchance, le chauffage s'est arrêté, de sorte que l'âtre de ma cheminée merveilleuse, que mon four de fusion n'occupait pas encore, est venu à notre secours. En effet, j'ai pu y brûler, sur les chenets, les bûches les plus diverses que j'ai recueillies dans l'encombrement invraisemblable de la grange.

Dans le modeste cabinet où je travaille, le ballet gracieux des flammes, irradiant la lumière, donnait aux choses la vie féerique et silencieuse du miroitement. Cela partout, jusque sur le plafond qui est peu élevé, puisque de 19 décimètres, et que mes 163 centimètres, sous la toise, en janvier 18, permettent néanmoins à l'homme petit que je reste, et non pas, Dieu merci, au petit homme, de le toucher encore. Bien sûr, sans l'aide de son parapluie, et sans qu'il ait à se hausser sur les orteils. Semblablement, la France, qui était grande, n'a-t-elle pas eu, à sa mesure, un homme grand qui l'a pas mal rapetissée, pour la raison qu'il n'était pas, simultanément, un grand homme!

Pour les deux cas, que donna Bescherelle, dans sa Grammaire Nationale (1877), ceci bouleverse, complètement, le sens de l'épithète, qu'elle soit placée avant, ou après le substantif.

Quelque peu dolent et alangui par la grippe, je me rappelais, pénétré d'émotion, le même feu de bois que Philéas Lebesgue aimait qu'on entretînt, devant son fauteuil, en rituel à la fois magique et sacré. À cette source élémentaire, il puisait positivement la force nécessaire aux transcendantes spéculations qu'il formula clairement, dès l'an 1904, à l'entrée ouverte — introito aperto — sur L'Au-Delà des Grammaires.

Ainsi l'alchimiste du Verbe regrettait-il parfois, qu'il ne se fût pas appliqué davantage au Grand Art du Feu, et faisait-il, en conséquence, de subtiles observations, non point sans rapport avec les préceptes des antiques traités du Trimégiste Hermès. C'est ce qui fait également, que je me dois de rappeler, en ce lieu, la chambre de l'étage, à La Neuville-Vault, laquelle fut d'abord natale, sous le Second Empire, puis mortuaire, quatre-vingt-dix années plus tard, à l'aurore de la Ve République.

Cette grande pièce silencieuse, faiblement éclairée, même aux jours longs, à cause de l'épais feuillage d'une treille haute, lequel, peuplé d'oiseaux insatiables et turbulents, était, pour la fenêtre, comme un épais rideau vivant et vert. C'est là, en 1952, au début de l'automne, tous deux assis, comme à l'accoutumée, face à la flamboyante cheminée, que mon déjà vieil ami, et combien respectable, disserta pendant une bonne demi-heure, sur le degré de la température qu'il faut atteindre, pour que les flammes naissent et dansent sur la matière en combustion.

Curieusement et de manière géniale, il rapprocha le phénomène, de celui qui se montre non moins mystérieux, et qui réside dans la surfusion. De celle-ci, j'avais repris l'étude, à mon retour d'Espagne où j'avais pu élucider, grâce aux cieus limpides et propices d'Andalucia, certains arcanes de pratique, restés obscurs.

Assurément, j'avais reçu là-bas, «par delà les frontières», cette positive certitude dont Blaise Pascal porta, jusqu'à son décès, le témoignage scapulaire, bouleversant et transmis par Fulcanelli, dans son livre des Demeures Philosophales.

Ces souvenirs, déjà anciens, en éveillent d'autres qui le sont davantage, et que mon journal permet de retracer, avec toute l'exactitude mesurée, requise par la discrétion indispensable et imposée.

Les faits remontent à 1920, à l'année où, ayant quitté le cap d'Antibes, Anatole France, qui était revenu à son logis princier de la Ville Saïd, vint embrasser son vieux camarade des jours anciens. Fulcanelli, d'ailleurs, ne laissa pas de faire, à Jérôme Coignard, de graves remarques sur l'état de sa santé, qui éveillait, autour de lui, une inquiétude légitime. Celle-ci devait, hélas ! Se justifier au mois d'août, lorsque survint l'accident cardiovasculaire, responsable d'une paralysie, heureusement momentanée.

Donc le samedi saint, troisième quantième d'avril et premier de la pleine lune, très sagement assis à la petite table Renaissance qui jouxtait le meuble rempli de livres rares et précieux, je savourai la chance enviable d'assister à l'entretien du Maître avec son « bon Thibault ».

En ce très bel après-dîner, j'eus l'impression heureuse, que j'étais entré dans la peau du petit Jacques Tournebroche, surpris de voir son cher parrain qui s'extasiait devant l'escouade des ballons rangés en ordre, comme pour la parade, avec leurs thermomètres, depuis la panse, sortant par le long col légèrement bouché d'un toupet d'ouate blanche. À la faible lumière des flammes petites et bleues qui léchaient mollement le fond des têts remplis de sable fin, sur leurs supports à quatre pieds, ce grand laboratoire, installé en sous-sol, donnait une impression étrange, si ce n'est même fantastique.

C'est alors que m'émut profondément, et non sans quelque confusion, que Mr France se comportât, devant le dispositif en activité, tel un enfant transporté de plaisir, battant des mains, et voulant enfin que ce fût « la chambre ardente de l'admirable création dont la Genèse de Moïse propose le processus, et sur laquelle veillent les ogres et les fées ». Sa taille, sa barbe et son comportement m'en imposaient considérablement, quoique je

n'appréciasse pas sa manière de me passer soudain ses doigts dans les cheveux que j'avais blonds et abondants. À l'inverse, il redoutait la présence de Champagne qui ne restait pas longtemps sans griller une cigarette, et qui promenait avec soi la persistante odeur de fumée de tabac. Il est vrai que Fulcanelli qui pourtant ne fuma jamais, jugeait cette délicatesse d'odorat tout à fait excessive.

Au reste, j'avais le sentiment que Mr France m'aimait bien, tellement qu'un jour il me fit cadeau d'une belle petite machine à écrire, laquelle fut, assurément, achetée vers le temps lointain de ma naissance. Je l'ai toujours qui demeure une merveille d'exécution mécanique, de même qu'une admirable et précieuse pièce de musée.

Par la protection inouïe de l'ineffable Providence, le nocturne pillard de ma maison, provisoirement délaissée, négligea cette boîte portative qui était serrée dans le corps inférieur de l'un des deux placards habillés de chêne massif; ceux-ci tenant, de part et d'autre, à la cheminée briquetée sur son âtre en plein cintre, comme de grosses armoires engagées telles quelles, dans le pignon robuste.



Dans ses deux beaux ouvrages, combien savants et charitables, le silence complet et apparemment inexplicable de Fulcanelli, à l'endroit de l'assation délicate du sujet minéral, demeure, pour certains inquisiteurs sérieux, une source de réflexion et d'interrogation. En effet, cette opération préliminaire, qui augmente la vertu paramagnétique de la matière philosophale, explique le refus que le Maître semble prononcer contre le choix de la stibine.

Le «fils de Science» ne croira pas cependant, que notre grand Fulcanelli se soit montré «envieux», à la page 283, du tome II

des Demeures Philosophales, où l'épithète vulgaire prend toute sa signification adjective. Ce qui importe, c'est que l'oxysulfure naturel ne reste pas commun, et qu'il devienne l'antimoine saturnin du très ancien philosophe Artephius en son Secret Livre. C'est pourquoi j'ai sincèrement examiné operationem secretissimam du début, au sixième chapitre La Matière prochaine et sa préparation, dans mon livre L'Alchimie expliquée sur ses Textes classiques.

Certes, je n'avais rien à changer dans ce traité; pourtant, à la faveur de son édition seconde et récente, j'aurais aimé introduire, de-ci, de-là, quelques indications supplémentaires dont l'artiste opératif aurait tiré un grand profit. N'eût-ce été que pour compléter aussi le passage des Philosophiæ Basiliï Valentini Duodecim Claves, lesquelles je commentai aux Éditions de Minuit (Première Clef, p. 107)

Conséquemment, combien regrettable m'est apparu, qu'on eût utilisé le procédé photographique qui ne permet aisément corrections et remaniements, sous peine de perdre le bénéfice envisagé sur le temps de fabrication. Oui, j'aurais apporté quelques addenda qui eussent été fort convenables à augmenter encore la valeur d'enseignement de mon précis manipulateur.



Je reviens maintenant à la conversation des deux hommes illustres, laquelle je consignai, dans la soirée même, sur mon carnet de la vingtième année du présent siècle, le jour de la fête de saint Richard, et où j'entrepris la copie du manuscrit ancien de La Nature à découvert.

Le sujet du dialogue portait sur La Rôtisserie de la Reine Pédauque, c'est-à-dire se rapportait au roman qui était paru en librairie depuis bientôt trente années, et dont l'idée fut inspirée à Thibault-France, par son ami Fulcanelli. Je ne décelai pas la chose immédiatement, car je n'eus connaissance que plus tard

du petit in-douze de l'abbé de Montfaucon de Villars, qui me remit la clef en or de l'énigme.

Bien que la publication du Comte de Gabalis, ou Entretiens sur les Sciences secrètes eût été faite, en 1670, sous l'anonymat, elle fut cause de l'assassinat de son auteur, dans une auberge de campagne, proche de Lyon, la ville où florissait déjà l'illumine des occultes sociétés. À l'égard de cette sanglante tragédie, l'incipit du premier entretien est à lire, que je reproduis en ce lieu, et duquel l'étudiant pensera avec moi, qu'il se montre suffisamment indicatif de la vindicte implacable et de son irrévocable décision :

«Devant Dieu soit l'âme de Monsieur le Comte de GABALIS, que l'on vient de m'écrire, qui est mort d'apoplexie. Messieurs les curieux ne manqueront pas de dire que ce genre de mort est ordinaire à ceux qui ménagent mal les secrets des Sages, & que depuis que le Bien heureux Raymond Lulle en a prononcé l'arrêt dans son testament, un Ange exécuter n'a jamais manqué de tordre promptement le col à tous ceux qui ont indiscretement révélé les Mistères Philosophiques.»



Sans doute la divine Providence a-t-elle voulu, généreusement, me récompenser et me verser, sans plus attendre, le salaire qui m'était dû, pour avoir mis, sur le papier, quelques bribes de ce qui reste, malgré tout, de l'Histoire, marginale peut-être, mais à la fois édifiante et précieuse, certainement, pour la jeunesse estudiantine.

Le vendredi 10 avril, veille du premier quartier de la lune printanière, dès le potron-minet, j'ai récolté rapidement trente-cinq litres de rosée superbe, et rencontré, sur le chemin, une large flaque de ce nostoc que je craignais tant de ne jamais plus revoir, et que les philosophes anciens, non sans raison valable,

désignaient, préférablement, par de très expressives périphrases : Archée du ciel, vitriol végétal, écume du printemps,... ou graisse de rosée.

J'ai tout de suite entrepris l'extraction du sel qui est le nitre vif des alchimistes du passé, ou, si on le préfère, l'isotope actuel de l'azotate de potasse. J'ai déjà écrit, ce me semble, que c'est en étudiant les planches du Livre Muet — Mutus Liber — que c'est en rédigeant, pour Jean-Jacques Pauvert, les commentaires expérimentaux du bel et mystérieux album rupellensis, que j'ai surpris l'arcane, savamment illustré, sans paroles écrites, par l'anonyme Altus.

Les auteurs actuels ne savent pas suffisamment à quel point l'index analytique est un outil indispensable à l'étudiant, durant sa quête laborieuse. Il est aisé de constater cette évidence pour la phase opératoire, par voie humide, que j'ai dépeinte, précisément, dans l'élégant in-octavo pudiquement né rue de Nesle.

Savignies, avril 1981.

Eugène CANSELIET F.C.H.

XI

En l'an de grâce 1919, dans les pensions et les collèges, on répétait encore, à l'étude du soir, les exercices de l'abbé Petit-mangin, pour la première année consacrée au latin, en classe de sixième. Je rappelle ce temps ancien, parce que je continue à voyager quelque peu en compagnie de Gulliver. De celui-ci le patronyme parle clairement, selon le cas du génitif de possession, tout au début de la syntaxe, celle du complément. L'exemple était *Liber Petri* — le livre de Pierre — comme l'aurait été tout aussi bien, *Gulli ver* ou *Ver gulli*, qui se traduit, sans hésitation, le printemps de la gueule.

Plus tard, dans la grammaire complète de la troisième année, on en arrivera au nuancé qui distingue le complément au génitif ou bien à l'ablatif.

De l'année donc, où je revenais de Marseille, je conserve le souvenir des classes désertées par les écoliers en vacances, l'odeur toute spéciale des grandes pièces, dans l'altière bâtisse du pensionnat Guerbigny qui florissait déjà sous le Second Empire, de la belle église de Villiers-le-Bel, contemporaine de Saint Bernard. Oui, je revois aujourd'hui le fantôme du Petit Chose qui, mélancolique, errait par les corridors au sein du silence, et

«Qui me ressemblait comme un frère.»



Villiers-le-Bel est très éloigné de la gare qui est sur l'importante ligne d'Amiens. Cette station dessert aussi la commune

d'Arnouville, dont le cimetière se trouve à moins d'un kilomètre. C'est là que Champagne fut inhumé, il y aura un demi-siècle, exactement, au mois d'août de l'an prochain.

Le progrès du mal avait été inexorablement lent et douloureux, depuis son début presque soudain, en cette belle journée de juillet 1930, où, à Sarcelles, il revint péniblement jusqu'à la maison, pour le souper. Tous deux ensemble, nous étions allés nous promener vers le pont de Copin; endroit charmant, resté indemne jusque-là, qu'il fixa dans une aquarelle, sa dernière probablement. Je possède toujours cette image en couleurs, par bonheur, ou plutôt grâce à Dieu, par miracle, comme on le comprendra facilement, lorsqu'on aura relu, au numéro 11 de La Tourbe des Philosophes, l'alinéa qui termine la quatrième page.

De nombreux souvenirs m'attachaient à Julien Champagne, principalement ceux de l'ancien temps de ma jeunesse heureuse, ceux aussi de l'avenue Montaigne, et des fameux Voyages en Kaléidoscope.

— Quel beau paysage cérébral, dit mon Maître.
Viens Gilly, rentrons. Je voudrais travailler.

Alors il a repris mon bras
et nous sommes revenus
ensemble.



À cette époque, Villiers-le-Bel était relié au grand chemin de fer, par un petit convoi, à vapeur et à voie étroite, qu'on appelait le «poussif», et qui côtoyait la route vers Gonesse. Très ancien et gros bourg où séjourna l'infortuné Vinache. De celui-ci, Fulcanelli rapporta l'histoire tragique et complétée par beaucoup d'autres détails qui lui parvinrent par la suite, et que je relevai dans mon journal. J'aurai bien l'occasion d'utiliser ces indications peu communes, mais je peux dire, sans attendre, que

Vinache fût, dès son enfance, et durant plus de trente années, le meilleur palefrenier des écuries d'un Adepté de noble et illustre famille.

L'opulent seigneur offrit à son domestique, non sans qu'il lui formulât les plus indispensables recommandations, une petite fiole qui était pleine d'une poudre rouge et transmutatoire. Évidemment, comme l'indique l'épithète, il ne s'agissait que de la Pierre qui transforme en or, les métaux soumis à la désagrégation. L'Adepté ne pouvait remettre la Médecine Universelle qui le soustrayait, lui-même, à la terrestre mort, lui ouvrant l'accès au présent qui est la manifestation tangible de l'éternité.

Il était immanquable, que le valet, sans savoir suffisant, se livrât à de multiples projections métalliques, et par suite, se retrouvât bientôt à la forteresse parisienne du faubourg Saint-Antoine.



La fonction du répéteur, à la fois humble et tant utile, fut supprimée en 1945, sur la décision de l'homme qui fut sans doute géant, et moins sûrement providentiel, qui maîtrisa la France trop humainement colonisatrice, et l'enchaîna à son réduit hexagonal. Mais n'est-ce pas ici une tout autre affaire!

Voilà pourquoi je reviens à mon propos principal du paragraphe ci-dessus, afin d'en souligner l'évidente simplicité et la plus élémentaire compréhension, car je demeure surpris qu'Émile Pons, Membre de l'Institut, spécialiste éminent du «phénomène», à la fois grandiose et swiftien, sur sa liste de la Pléiade, pour le nom Gulliver, ne put décider que par ces trois mots:

«Aucune explication satisfaisante.»

De même, dans ce lexique, chercherait-on en vain, le prénom Samuel, dont la variante Lemuel parfait le rôle, en fournissant

l'approche phonétique, le miel vert de la gueule — lemuel ver Gulli. Cela en obéissance à la langue des oiseaux, qui fut tant chère à Rabelais, à Colonna, à Cyprian Piccolpasso, à de Cyrano Bergerac, à Cervantès, à Swift et à Grasset d'Orcet, compagnon de Fulcanelli. Ce miel est la manne que notre aimant, ou magnésie recueille lorsqu'elle tombe du soleil, des planètes et des étoiles.

Il faut cependant reconnaître que l'universitaire distingué, savant historiographe, le premier, sut interpréter l'exclamation d'un habitant de Lilliput, bientôt reprise en chœur, par l'assistance nombreusement agglomérée. C'est à la page 17, du volume 184 de la Bibliothèque de la Pléiade :

«Hekinah Degul!»

L'ensemble dit Émile Pons, rappelle le français «Hé, qu'il a de gueule!» Il s'agirait donc, continue-t-il valablement, d'un pun à base de français...», c'est-à-dire d'un calembour. Ce qui suit et termine, dans cet article du Glossaire des Langues Gulliveriennes, détonne lamentablement, de sorte qu'il est préférable de ne pas continuer.



Enfin, je retourne à cette goule, à cette gueule qui ne saurait se passer du printemps. Quelle peut-elle être?

Fulcanelli, à la page 61 du *Mystère des Cathédrales* (à Paris, chez Jean-Jacques Pauvert) parle d'une «figure du diable, ouvrant une bouche énorme, et dans laquelle les fidèles venaient éteindre leurs cierges; de sorte que le bloc sculpté apparaissait souillé de bavures et de noir de fumée».

L'hiéroglyphe disparut, à Notre-Dame de Paris, en même temps que le Jubé qui était la clôture monumentale du chœur dans les églises. Celles-ci s'en trouvèrent dépouillée, sur l'ordre du clergé ignare, au XVIII^e siècle, surtout à cause des symboles

hermétiques, au prime abord impénétrables, qui ornaient ces arcades soutenant une tribune privilégiée.

Je ne me substituerai pas à l'Adepté anonyme qui reste mon maître, pour donner à sa place, l'enseignement qu'il dispensa si généreusement dans ses deux livres. J'entends pour le moment, le symbolisme de Maître Pierre du Coignet ou, mieux encore, de la Maîtresse Pierre de l'Angle qui, pour beaucoup d'étourdis, se montre la Pierre d'achoppement, si ce n'est celle du scandale.

Avec le jeu de mots, avec la consonance et même l'assonance Jonathan Swift, doyen de Saint-Patrick, cultivait l'alchimie du Verbe, qui est celle du mercure des sages. De même fit, beaucoup plus tard, tout près de nous le poète-laboureur, Philéas Lebesgue, en son village bien-aimé de La Neuville-Vault, non loin du gouffre naturel qu'on appelle l'abîme.

C'est là que se rencontrent les frontières de l'Île de France, de Picardie et de Normandie; toutes trois proches du Détroit, hameau de Pierrefitte — *Petra fitta* — la Pierre fichée. En effet, se dressait sur le coteau, parmi les vignes, un menhir colossal et oscillant, qu'on appelait le Branloir, qui servait à la divination et existait encore sous Louis XVIII. Haut mégalithe de ce grès rouge qui est chargé d'oxyde de fer et de manganèse, et se produit abondamment, dans la région de Savignies, pour remonter à la surface, en rognons inégaux spécialement fort propres à la construction.

Au demeurant, roche fort singulière qui retient les ondes, et qui fait que les anciennes maisons, construites avec elle, apparaissent hantées, à de certains moments.



Je ne vais pas souvent sur la tombe de Philéas Lebesgue, mais que dire de celle de Julien Champagne, que je n'ai pas visitée, depuis bientôt dix ans ! Hélas ! Je ne peux plus, moi-même, veiller sur l'état de l'humble sépulture, à cause du double obstacle de mon grand âge, et du voyage compliqué jusqu'à cette commune de banlieue nord et parisienne. Parmi les jeunes gens, les jeunes filles et les jeunes femmes, même parmi mes lecteurs plus âgés, j'espère qu'il se trouvera une personne, et mieux, peut-être un couple, qui m'aidera pour l'entretien, seulement manuel, d'une sépulture trop longtemps délaissée.

Certains individus, plus résolus que convaincus, s'affairent toujours (le néologisme est ici vraiment topique) autour de l'absurde identification Fulcanelli-Champagne, lesquels feraient bien mieux de s'activer à la conservation du malheureux vestige funéraire. Il se peut, en revanche, que sa disparition les serve davantage, car on n'ignore pas que les tombeaux abandonnés deviennent, rapidement, les proies faciles des municipalités le plus souvent rapaces. Cela lors même que l'emplacement ait été acheté par Madame Devaux, sœur de Champagne, pour la perpétuité.

Évidemment, le fils de science ne sera pas surpris que Fulcanelli n'ait pas été très satisfait, quand il eut connaissance de l'épithaphe, au champ des morts d'Arnouville-Lès-Gonesse, de laquelle voici les trois termes latins :

APOSTOLUS HERMETICÆ SCIENTIÆ

Certes, l'apôtre de la science hermétique aurait dû observer, post mortem, l'anonymat, et s'abstenir de toute précision, quant à l'état-civil :

Julien CHAMPAGNE
1877-1932

Cette épigraphie tombale comporte donc deux graves fautes, dont une est quelque peu coupable, et l'autre, tout à fait ignorante. D'ailleurs, elles ne laissèrent de grandement encourager

les détracteurs de l'Adepte Fulcanelli. Mon Dieu, le mal n'était pas grand, que Champagne eût suivi, chez Les Veilleurs de l'inquiétant Schwaller; qu'il y eût suivi de Lubicz et Carlos Larronde, qui, tous deux, se passionnaient à la lecture d'Emmanuel Swedenborg et de Jacob Böhme.

Mais Julien Champagne ne devait pas en rester là, ni éviter surtout l'impardonnable maladresse de rejoindre, au Grand Lunaire, Jules Boucher (alias Herjus le Bouc), Gaston Sauvage, Alexandre Rouhier (doctor Sabazius), qui travaillaient tous trois, au laboratoire Poulenc, et plusieurs autres qui vivent encore et que je ne nommerai pas.



Je relisais, ces jours derniers, L'Orme du Mail, et je reste surpris, même étonné, que Monsieur France n'ait pas mis discrètement, quelque part dans son œuvre, Fulcanelli, mon maître. Il obéit, assurément, à la collective consigne du silence, implicitement acceptée, au sein du cercle que formaient les logis de la rue Saint-Benoît et de l'avenue Montaigne.

Aux personnes que j'ai déjà citées, j'ajoute maintenant le poète lituanien Oscar Wladislas de Lubicz-Milosz que nos hôtes tenaient en grande estime et de qui j'aimais l'excellente éducation. Enrôlé par René Schwaller, en 1919, dans le groupe de ses Veilleurs, aux étranges cérémonies, lequel était financé par Allain Guillaume, il concéda au fondateur sans grand mérite, son titre familial et nobiliaire, dans le Grand-Duché de Lithuanie, connu aussi sous le nom de Biélorussie.

Arthur Milosz, grand-père de l'écrivain-diplomate, avait épousé la cantatrice Natalia Tassitro, au temps du roi Charles-Félix. Retenue en Italie, par sa famille inflexible, elle y mourut très loin du gentilhomme qui entreprit le long voyage, depuis la terre et seigneurie de Czereïa. Oscar Wincelsas évoqua la ran-

donnée fantastique et funèbre, dans son romantique poème de La Berline arrêtée dans la nuit:

«C'est ainsi que l'aïeul, jadis, revint
De Vercelli avec la morte.»



Milosz s'occupait beaucoup des oiseaux, avec une particulière tendresse, profonde et motivée. Il donnait l'impression d'une parfaite compréhension physique de leurs chants et de leurs cris.

Je conserve, en mémoire, la vision des instants où il vint avenue Montaigne, en compagnie de la baronne Renée de Brimont qui s'intéressait aux travaux ésotériques du poète. La beauté de cette personne, sa charmante féminité, étaient exceptionnelles, de sorte qu'il m'arriva d'entendre qu'elle était la femme qui offrait le plus d'attrait, au sein du gotha parisien.

Si de Lubicz crut alors, qu'il avait découvert, sur le plan de l'esprit, l'épouse qu'il avait tant recherchée, tout au moins avait-il trouvé celle qui s'appliqua à faire connaître son œuvre poétique. Ainsi écrivit-il à l'intention de cette Dame du grand monde:

«Mais, aujourd'hui, une compagne de service chemine dans mon ombre, à moi fils du Cosmopolite errant.»

Oscar-Wladislas de Lubicz eut-il la connaissance de la langue des oiseaux? Qu'eût-il pensé de mon chapitre de L'Alchimie expliquée, où le problème est clairement examiné? Cela en 18 pages:

Langage et Cabale hermétiques

Ce qui est sûr, c'est qu'il aimait le monde naturellement ailé; tellement, qu'il l'allait alimenter à Fontainebleau, et qu'il y acquit même une modeste maisonnette, afin d'y installer un nourrissoir. Il mourut juste un mois après son emménagement, le 2

mars de l'année 1939. À la date du mardi 7 suivant, l'impitoyable et caustique Paul Léautaud, dans son Journal, signala le décès de l'écrivain lithuanien, et de langue française.

Je ne ferai pas l'honneur au misanthrope teinté de belles-lettres de Fontenay-aux-Roses, qu'il ait pu établir un quelconque rapport avec la cabale chrétienne. Néanmoins, le sceptique feuilletoniste, après une citation empruntée à quelque quotidien ou périodique de l'époque, fit une courte réflexion, de très réelle sensibilité, en caractères italiques, laquelle, chez un tel homme, surprend et persuade :

Un détail: il avait installé pour les oiseaux des mangeoires dans la forêt de Fontainebleau et il allait voir régulièrement ses frères ailés. Dès que ceux-ci l'entendaient siffler le grand air wagnérien au moyen duquel Siegfried déloge de sa tanière l'épouvantable Fafner, ils arrivaient en nuée, l'entourant et lui répondant par des louanges formulées en divers langages.

«Cela, prononça donc Paul Léautaud, fait image, une image merveilleuse, comme celle d'un enchanteur.»

À la page du vendredi 18 octobre 1924, dans mon journal, le n'ai pas noté que le poète Milosz eût assisté aux obsèques, à la fois nationales et populaires d'Anatole France. J'y fus avec Fulcanelli qui, bouleversé par l'agonie longue et cruelle de son vieux camarade, avait voulu que je l'accompagnasse.

La foule était considérable qui suivit jusqu'au cimetière de Neuilly l'illustre défunt déjà transporté depuis le logis merveilleux à la Béchellerie, tout là-bas en Touraine. Oui, l'humaniste raffiné, aux goûts de grand seigneur, qui se montrait à la fois aristocrate, socialiste et champion de la classe laborieuse, c'est celui-là que j'entendis souvent discuter avec le Maître, sur la partie alchimique du Roman de la Rose, qu'on a vécu un peu, durant le mois de mai, sous l'égide de saint Paul et de sa Kharis. Aurait-on tant parlé de grâce, si l'harmonie collective ne s'était pas exprimée calmement, dans la joie et l'enthousiasme :

Incipit le Roman de la Rose
Où toute l'art d'amour est enclose.



Quant à l'auteur des Noces corinthiennes, il est difficile de passer sous silence le scandale de l'odieux pamphlet, au titre macabre: Un cadavre, qui plongeait Fulcanelli dans la stupeur, et, pour ma part, m'éloigna du Surréalisme séducteur des années folles. André Breton, créateur véritable et mainteneur opiniâtre du Mouvement, qui, déjà et depuis longtemps, était gagné à l'hermétisme de l'ancestrale tradition, pensait sans doute à cette verbale agression, autant inutile qu'injustifiée, contre le bourgeois lettré, méritant, moins que tout autre, de la subir après la mort.

Toujours est-il, que quarante ans plus tard, en 1964, l'incorruptible rédacteur du Premier Manifeste, en cet élan d'aménité, qui lui était particulier, au souvenir des jours anciens et nostalgiques, me confia qu'il n'y avait pas toujours lieu d'être fier des outrances du temps de la jeunesse. Ainsi, par grâce, le destin avait décidé que je le rencontrais une fois encore, hélas! La dernière, à l'arrêt de l'autobus qui le conduisait à l'habituel lieu de ses réunions, à La Promenade de Vénus.

Évidemment, André avait jeté son dévolu sur ce café, à cause de l'enseigne qui semble rappeler la marche du Grand Œuvre, sous l'égide de la planète cachant le soleil — latet sol in sidere.

La Vénus des sages est à ceux-ci, leur double étoile qui annonce aussi bien l'aurore que le crépuscule, et qui est, à la fois, le sceau de la lumière, et celui de la nuit; le lut de l'eau brillante, ne mouillant pas les mains, et celui de la terre noire à ne pas rejeter.

Eugène CANSELIET, F.C.H.

ALCHIMIQUES

SOUVENIRS

Eugène Canseliet

Propos recueillis par Jean Laplace

ALCHIMIQUES SOUVENIRS

Nous nous sommes rendus à Savignies, pour poser à Monsieur Canseliet les questions que peut-être de nombreux amateurs se posent en eux-mêmes. Pour cette première entrevue, nous avons jugé normal de mettre l'accent sur les aspects biographiques du personnage. Nous remercions ici Monsieur Eugène Canseliet de nous avoir reçu et de s'être prêté si gentiment aux exigences de ce travail pas toujours facile.



Tous les auteurs s'accordent pour déclarer que de s'intéresser à l'alchimie relève d'une Grâce particulière. Pour que celle-ci puisse se développer, il est peut-être besoin d'un limon propice. Relevez-vous, dans votre enfance, des faits présageant la vocation ?

Tout d'abord en classe, j'étais un enfant studieux. Mais surtout vers onze ans, je commençais à avoir un grand attrait pour le mystère, pour les choses anciennes principalement, les vieilles inscriptions par exemple. C'était assez exceptionnel car ce n'est pas ordinairement le souci des enfants de cet âge. Puis bientôt, vers treize ans, cela a coïncidé avec l'abandon des études primaires, lorsque je suis entré en ce qu'on appelait le Secondaire, à ce moment donc, je fus attiré par les auteurs que recherchaient les jeunes gens de cette époque. Papus, Stanislas de Guaïta, Éliphas Levi de qui j'eus bientôt l'occasion d'acquérir l'œuvre majeure, en deux volumes reliés en pleine peau car c'était l'époque heureuse où l'on pouvait acheter des livres de valeur

très bon marché. Il suffisait qu'on eût la patience de chercher un peu. Il y avait, par exemple, un vieil homme qui avait sur le square Montholon, une boutique de brocante plutôt que de librairie, chez qui je découvris donc l'œuvre susdite et magnifique de *Dogme et Rituel de Haute Magie*. Parmi les auteurs que je lisais, que j'étudiais à cette époque de mon adolescence, il y avait encore Édouard Schuré de qui me passionnait l'œuvre capitale *Les Grands Initiés*. Mes lectures, évidemment, étaient quelque peu disparates, à cause surtout que j'étais tributaire des prêts que l'on pouvait m'offrir et qui, plus ou moins, satisfaisaient mon esprit curieux, non point quelque fois sans y mettre le désordre.

Ce fut, si j'ose dire, le temps du brassage au sein duquel, entra tel un catalyseur, Cyliani de qui Chacornac venait de réimprimer l'opuscule paru en la deuxième année du règne de Louis-Philippe. L'étude de ce texte me transporta très réellement, à tel point que, malgré la maigreur de ma bourse, j'acquis, en plus, un exemplaire sur japon que, d'ailleurs, j'ai toujours et consulte de préférence. Vous aurez compris, bien sûr, qu'il s'agit d'*Hermès Dévoilé* qui servi de modèle à Honoré de Balzac pour son roman si noir de *La recherche de l'Absolu*. Et je devais presque aussitôt, — mais après tout de même avoir trouvé le livre de Cyliani, — faire la connaissance de Fulcanelli.

J'étais à Marseille, auprès d'une cousine charmante. Je fréquentais l'École des Beaux Arts, une excellente petite école et qui, paraît-il, est toujours aussi bonne. Il y avait à l'époque, des professeurs extraordinaires, des magiciens du crayon ! Mais l'intérêt n'est pas là. C'était en 1917, l'année de mon baccalauréat, il y avait une vieille personne qui nettoyait les ateliers, qui, en ce temps, étaient au nombre de trois. Cette vieille femme, de quatre-vingts ans, qui était une disciple du Zouave Jacob, me fit rencontrer Fulcanelli. Je parlais, elle écoutait avec complaisance. Elle me dit alors : « Je vais vous présenter un monsieur, vous verrez, vous lui plairez certainement ». Elle faisait le

ménage chez Fulcanelli. C'est comme cela que je le rencontrai, par une fort banale femme de ménage. Il fallait que cela se fit ainsi.



Vous est-il arrivé que des scientifiques, issus de l'Université, vous aient appelé, en tant qu'alchimiste, pour collaborer à certains travaux ?

Oui, j'ai été appelé plusieurs fois à l'hôpital Broussais, mais là j'entrerais dans des détails qui sont plus spagyriques qu'alchimiques. Un médecin qui était une femme, la doctoresse Brosse, — fille du colonel Brosse, chef de la maison militaire du Président de la République; ce qui fait que je suis allé deux fois dîner à l'Élysée — pas avec le Président — mais dans les locaux où se trouvait la famille Brosse. Je n'en fais pas un étalage de stupide vanité. Mais revenons à ce que vous me demandiez: on m'avait appelé pour appliquer mes soins à l'hôpital Broussais. C'est de là que vient peut-être cette erreur singulière, qu'on ait pu croire que Fulcanelli serait mort à Broussais en la personne de Julien Champagne qui n'avait pas d'autre prénom. Je me demande où l'on est allé prendre qu'il avait reçu celui d'Hubert. À cet égard, et à juste titre, j'ai fait la remarque que ma mère portait le patronyme d'Hubert et que son grand-père s'illustra, comme chef d'escadron, à la bataille de Ligny, l'avant veille de Waterloo. Et puis Champagne, il n'y a pas de mal à le dire, avait gardé un fond de rapin qui le portait aux plaisanteries dont la nature était parfois contestable. La générosité n'y brillait pas toujours et ses mauvaises farces à l'endroit de Jules Boucher firent que ce malheureux était persuadé d'histoires les plus invraisemblables. Celles-ci, soit par malice ou par crédulité, il les fit accepter par beaucoup autour de lui. Après tout, peut-être croyait-il vraiment que Champagne était Fulcanelli que le premier se garda bien de lui faire connaître.

Donc, j'allais à Broussais où j'ai soigné des cancers assez épouvantables. Comme à la maison de Nanterre, quand le docteur Michaux disait à l'un de ses internes Louis Sauné, — lequel avait fait une thèse pour l'époque très osée sur *Rabelais et la Médecine Universelle*, — il lui disait sur le ton de la plaisanterie, quand il se trouvait devant un cas désespéré et après avoir examiné le malade: «Ah! Voyez-vous mon cher Sauné, ce malade-là, il n'y a plus que votre alchimiste pour s'en occuper; pour nous c'est fini!» Dans ces travaux j'ai obtenu quelques résultats, — mais uniquement sur des cancers externes, bien sûr, — avec l'emplâtre que j'avais mis au point. Combien de fois ai-je ainsi pris mon dîner à la salle de garde de Nanterre! Avant de s'asseoir, c'était le rituel, il fallait taper sur l'épaule de tous les internes et externes présents.

À propos de mes efforts au niveau spagyrique, je m'interroge quant à la manière dont les laboratoires font leurs distillations devant les cornues dont ils disposent. Mais une cornue, c'est un violon! Il faut savoir s'en servir! S'il se trouve des praticiens assez habiles pour travailler avec ce matériel, je m'incline. C'est une merveille! C'est beau, brillant, en pyrex, avec un beau petit ballon, un simple tuyau courbe: tout cela magnifiquement rodé, je ne sais absolument pas ce que l'on peut faire avec cela. La cornue a sa panse; lorsqu'elle est tubulée elle a un orifice qui surplombe la panse; son bec qui est très long, sa gorge. Cela vibre une cornue: un violon vous dis-je! Dieu merci, il me reste suffisamment de cette noble verrerie que j'achetai à l'époque facile où l'abondance et les prix le permettaient sans trop de difficultés.



Avez-vous en dehors de Fulcanelli, rencontré des personnages qui, philosophiquement comptèrent beaucoup pour vous ?

Aux côtés de Fulcanelli, j'ai rencontré un certain nombre de personnages célèbres qui ne m'ont pas influencé mais que j'admirais parce qu'ils avaient souvent leur nom dans les journaux. Un personnage philosophique je n'en ai rencontré qu'un seul : c'est Philéas Lebesgue. C'était un homme vraiment extraordinaire : il parlait toutes les langues. Je suis son exécuteur testamentaire et je connais assez bien sa bibliothèque qui, par le nombre de ses livres rangés contre les murs, évite que la maison ne s'écroule : c'est l'épaisseur des livres qui semble tenir la maison. Et bien, j'y insiste, je n'ai pas trouvé une grammaire de langue étrangère, pas même de dictionnaire. J'ai trouvé un petit *Nelson* ; je n'ai rien trouvé d'autre. Je n'ai pas visité tout par le menu, mais on pense bien qu'un lettré de cette taille avait sous la main, d'une manière facilement usuelle, les ouvrages qu'il consultait le plus souvent. Philéas Lebesgue, allant à Lisbonne, faisait une conférence en portugais ; arrivant à Athènes, il parlait le néo-grec ; poursuivait-il sa route à Belgrade, il faisait une conférence en serbo-croate.

L'anecdote que je vais vous conter maintenant, je l'ai rapportée dans une séance commémorative de son centenaire de naissance, rue d'Ulm, à l'École Normale Supérieure. Cela se passait pendant la guerre 14-18. Le front n'était pas loin de Savignies : c'était le petit bout que tenaient les Anglais. Ils descendaient donc au repos jusque par ici. Il y avait un couple qui venait en vacances dans cette région et dans leur maison de campagne ils logeaient un major britannique. Un jour Philéas Lebesgue entre chez ce couple qu'il connaissait, il ne savait pas qu'ils avaient un hôte. Il voit le major qui parlait le français et lui parle en anglais. C'était un causeur infatigable : moi, quand j'arrivais chez lui vers quatorze heures, j'avais peine à partir après minuit ! Après avoir donc parlé longtemps avec cet anglais,

il prend tout de même congé. Le major dit alors à la dame qui le logeait: «Madame c'est l'anglais de Shakespeare que parle ce Monsieur. Je n'ai jamais entendu quelqu'un parler comme cela, dans la conversation courante». Philéas Lebesgue n'avait jamais mis les pieds en Angleterre.

Ce que je rapporte là, je l'ai dit rue d'Ulm: dans le grand amphithéâtre, la salle était comble. Il ne fallait pas parler plus de six minutes qui m'ont cependant permis de rapporter des choses fort singulières sur le solitaire de La Neuville-Vault. Entres autres, n'ai-je pas craint de dire que Philéas Lebesgue avait bénéficié d'une Pentecôte, qu'il avait reçu le *Don de toutes les langues*. C'était lourd à prononcer rue d'Ulm, mais il n'y eût aucune rumeur dans la salle lorsque je leur dis cela.

L'Alchimie est bien reçue dans les grandes écoles. Ainsi, par exemple, le *Bulletin Pédagogique de France*, — c'est-à-dire en somme, — le bulletin des agrégés, a donné du *Mutus Liber*, en me citant, toutes les planches! Bien sûr il n'y avait pas que ce livre, bien qu'il fût présenté «à l'usage des classes». Le numéro me fut envoyé avec les compliments de l'École Normale Supérieure. Est-ce une référence? Je n'irais pas jusqu'à le penser mais, tout de même, à l'espérer un peu!



Dans l'éventualité où vos travaux ne seraient pas couronnés par le Don de Dieu, que vous auront apporté cinquante années d'Alchimie?

C'est considérable ce que cela apporte: il faut tout de même recevoir des fruits en cours de route, pour avoir une telle patience. Il faut toujours recevoir, en allant dans l'effort et la persévérance suffisamment pour se dire: «C'est vrai jusqu'ici, mais je n'ai pas fini la route: il y a encore d'autres choses». Les révélations sont assez belles au niveau opératif même, quoiqu'il y ait aussi le plan philosophique qui est encore plus important,

ne serait-ce qu'en cette opération vraiment extraordinaire que l'on appelle sublimation. Ce vitriol philosophique qui se teinte et qui vous révèle que l'esprit universel est vert et qu'il pèse, que c'est de la matière et que l'esprit est de la matière. Rendez-vous compte de cette découverte tangible dont on ne peut plus douter. Là, il ne s'agit pas d'une théorie métaphysique que l'on accepte mais qui ne repose pas sur l'expérience positive. Pour nous, humains qui sommes soumis à la matière, la vérité est surtout ce qui tombe sous les cinq sens. La vérité dont on est sûr, celle qu'on voit, qu'on goûte, qu'on sent, qu'on touche, qu'on entend...



Quelles furent les différentes étapes de votre progression en Alchimie ?

Il y eut d'abord une étape d'information, de prospection si je puis dire. Elle fut assez longue. Je travaillais sur les métaux qui n'étaient pas ceux requis pour l'Œuvre. J'étais à côté, ce sont les insuccès qui m'ont redressé, qui ont fait que peu à peu j'ai compris les textes. Puis, il faut le dire, mon séjour auprès de Fulcanelli m'a été tout de même grandement profitable. Non pas que j'ai jamais travaillé avec Fulcanelli, si je le disais ce ne serait pas vrai. Je lui rendais des petits services, bien sûr. Combien de fois suis-je allé acheter des cornues, des ballons, des creusets ? Combien de fois suis-je allé chez un libraire, après réception d'un catalogue, pour essayer d'avoir le livre ?

J'étais néanmoins dans son intimité. Je le voyais travailler. Cela m'est resté dans la tête et m'a servi beaucoup par la suite. Non, il ne faut pas dire que j'ai travaillé avec Fulcanelli. Le travail de l'alchimiste, surtout au niveau opératoire est un labeur solitaire. C'est une science aristocratique l'alchimie ; ce n'est pas un art qui peut être enseigné dans les collectivités. On peut faire

une conférence, ce n'est pas interdit. Mais un enseignement suivi, bien détaillé ce n'est pas possible.

C'est l'alchimie qui est à la base de l'Aristocratie lorsque le monde, après la grande catastrophe, repart avec le petit noyau d'élite qui a été sauvé. Ce sont eux qui sont les barons du départ. Il y a toujours un peu des gens du commun qui sont sauvés et qui refont les peuples: il suffit que soient épargnés quelques milliers d'individus. On voit avec quelle rapidité les populations se développent. Et puis, après le cataclysme c'est vraiment l'Âge d'Or: la terre est complètement renouvelée. Au fond, qu'est-ce que le paradis terrestre sinon l'image de l'Âge d'Or que les hommes en se dégradant arrivent à perdre?

Cela fut beaucoup diminué au niveau du couple pour la Bible mais on comprend très bien que cela s'applique à toute l'humanité quand elle arrive à perdre sa valeur: tout se dégrade en même temps. Qui dégrade la nature en ce moment sinon cette société dévorée de tous les appétits. Surtout parmi ceux-là qui sont les mieux placés, lorsque ce devrait être ces gens-là qui sont aux commandes qui devraient prêcher la sagesse. Mais ce n'est pas possible, cela n'irait pas dans le sens de la nécessité: il faut que le jugement se fasse. Mais celui-ci n'entraînera pas la destruction totale de l'humanité.

Pour revenir à mon séjour aux côtés de Fulcanelli, il a été très prudent avec moi. Ce n'est que lorsque je lui ai dit: «Maître, la première matière la voilà», qu'il m'a dit: «Vous êtes maintenant dans la vérité». Puis l'expérience devant un foyer vint qui m'apprit beaucoup. Bien plus tard, passée ma trentième année, quand j'ai fait mon essai principal sur la voie humide et bien que je n'aie retrouvé que ce que j'avais engagé, j'ai appris certaines choses. Les couleurs sont là qui donnent à réfléchir. J'en ai fait des aquarelles qui ont disparu à Blicourt alors que j'étais à

l'armée en 1940 et que ma femme était partie fuyant les bombardements.

J'oubliais la lecture ! Il ne faut pas se lasser de la lecture. On entre en alchimie comme on entre en religion à la suite d'une grâce qui implique une vocation. Alors, un peu comme les religieux, je veux dire comme les prêtres d'autrefois, — ceux de maintenant qui sont progressistes préfèrent la musique pop au rituel magique de l'office latin, — comme le religieux faisait sa lecture du bréviaire à ses heures l'alchimiste ne doit pas cesser sa lecture. C'est ce que proclame le *Mutus Liber* qui donne cette recommandation :

ORA, LEGE, LEGE, LEGE, RELEGE LABORA ET
INVENIES

C'est-à-dire : *Prie, lis, lis, lis, relis, travaille et tu trouveras.*



Je suis vraiment en possession parfaite de la marche du Grand Œuvre depuis 1952. Surtout dans les sublimations qui sont peu aisées d'accès. Il y a là quelque chose que j'ai signalé dans mes ouvrages avec beaucoup de prudence. Au fond, le Grand Œuvre n'est pas difficile. Il y a, bien sûr, des endroits où l'on peut rester longtemps comme sur une pierre d'achoppement. Pour les sublimations, j'ai suffisamment signalé l'écueil pour que ceux qui travaillent ne butent pas trop longtemps. Ce n'est pas possible que l'on n'y pense pas après ce que j'ai écrit. Cet artifice m'a demandé beaucoup de temps mais quand on travaille on s'en aperçoit assez vite ; surtout si l'on s'est appliqué longtemps à la lecture.

Il y a une magie dans l'alchimie. Ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle la *magie naturelle*. Quand je dis magie, je n'entends pas

une magie satanique où l'on a une baguette et où l'on fait des incantations! Non, il ne faut pas confondre.

L'alchimie est une constante purification et il importe que l'artiste soit au diapason de ses matériaux. Sans cela il y a rupture: la communion disparaît, le contact cesse. Si l'on n'est pas prêt, l'on ne doit pas, par exemple, se livrer à une séparation un peu importante. Il faut savoir la dominer. C'est dangereux quand même. Cette simple séparation, un chimiste expérimenté la tentera. Je lui donnerai les mêmes matériaux, les mêmes creusets. Il la manquera parce qu'il ne peut pas la faire. Pourtant ses gestes seront sûrs.

Je me souviens de mon petit laboratoire sur le quai des Célestins au 10. J'avais une bonne cheminée et c'était l'époque heureuse où l'on pouvait encore travailler dans Paris. Cela se passait en 1933, Mohtar Pacha était assis, il me regardait. C'était un philosophe de qui je ne doutais pas qu'il connaissait Fulcanelli. Nous étions très liés. J'ai fait l'opération devant lui. Il est parti d'un rire nerveux en disant: «Il y a vingt ans que j'essaie de faire cela et vous faites ceci, là, simplement...».

Propos recueillis par Jean Laplace le 24 septembre 1977 à Savignies.

Canseliet Alchimiques mémoires&souvenirs

TURQUOISE

2010

